

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΛΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

32747

GRVER 00683 gray

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Par la Loi

vers la Liberté

OUVRAGES DE CHARLES WAGNER

Justice. — <i>Huit discours</i> , 8 ^e édition	3.50
Jeunesse. — 29 ^e édition. (Ouvrage couronné par l'Académie française)	3.50
Vaillance. — 19 ^e édition	3.50
L'Evangile et la Vie. — <i>Sermons</i> , 6 ^e édition.	3.50
La Vie simple. — 12 ^e édition	3.50
Auprès du Foyer. — 6 ^e édition	3.50
Sois un homme ! — <i>Simple causeries sur la conduite de la vie</i> , 3 ^e édition, broché, 1.25 ; relié	2 »
L'Ame des Choses. — 3 ^e édition.	3.50
Le long du Chemin. — 4 ^e édition	3.50
L'Ami. — 4 ^e édition.	3.50
Vers le cœur de l'Amérique. — 2 ^e édition	3.50
Cinq Discours religieux : <i>L'Idée laïque</i> . — <i>Suis-moi ! — Ceux qu'on oublie</i> . — <i>Les sarcleurs</i> . — <i>Pentecôte</i> ; relié.	3 »
Cinq Discours religieux, 2 ^e série : <i>Le juste vivra de sa foi</i> . — <i>Les deux esprits</i> . — <i>La marche à la vie</i> . — <i>Le sel qui perd sa saveur</i> . — <i>Le Foyer de l'âme</i> ; relié.	3 »
Histoires et Farces pour les Enfants. — Illustré par RENÉ HENRIQUEZ. in-8°.	2.50
Libre-Pensée et Protestantisme libéral. — Quatre lettres de FERDINAND BUISSON, avec réponses de CHARLES WAGNER	2 »
Manuel de Bonne Vie, rédigé d'après les œuvres de CHARLES WAGNER, par Mme BRANDON-SALVADOR, revu et approuvé par l'auteur.	1.50
Pour les Petits et les Grands. — <i>Causeries sur la vie et la manière de s'en servir</i> , 2 ^e édition	3.50

Il existe de ces ouvrages des traductions en anglais, allemand, russe, italien, suédois, norvégien, bulgare, arménien, hollandais, espagnol, hébreu et japonais.

En préparation : une traduction de *la Vie simple* en Espéranto.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande, la Suède et la Norvège.

Published, May 15 1908

Privilege of copyright in the United States reserved
under the act approved march 3, 1905, by Charles Wagner

CHARLES WAGNER

PAR LA LOI
VERS LA LIBERTÉ



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1908

Tous droits réservés

De Gr 32747
Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



ΔΩΡΕΑ
ΝΙΚ. ΔΙΑΜΑΝΤΟΠΟΥΛΟΥ
1977

ΔΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ
Αριθμός: 32147
Ημερομηνία: 10-10-78
Παξίνος: 300

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

PRÉFACE

Les discours qu'on va lire sont nés d'une préoccupation douloureuse causée par l'absence de direction morale qui se remarque chez beaucoup de nos contemporains.

Ceux qui les ont entendus y ont pris de l'intérêt. La preuve en est que l'auditoire n'a cessé d'augmenter à chaque séance et que la publication a été très désirée.

La rédaction est faite à l'aide de notes sténographiques. De là le caractère oratoire partout visible. J'ai l'impression vive que le sujet est plutôt indiqué que traité. Mais en ces sortes de matières, l'essentiel est que l'éveil soit donné.

Si ces lignes excitent à la vigilance, leur but sera atteint.

Dans cet espoir, je salue le lecteur.

Charles WAGNER.

Fontenay-sous-Bois, Printemps 1908.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'ANARCHIE MORALE

1

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'ANARCHIE MORALE

Les principes élémentaires de la conduite humaine sont pareils à ces signaux qui, en mer et sur les lignes ferrées, renseignent le pilote ou le mécanicien. Si l'éclat de ces avertisseurs n'est pas net, si surtout ils paraissent ne pas occuper toujours la même place, il y a désorientation et danger. Il faut donner l'alarme.

Or, sur la notion de la *loi*, directrice de la vie, signal selon lequel les hommes doivent s'orienter comme s'oriente le pilote sur les étoiles, quelque intense vapeur semble s'être, de nos jours, étendue. Il en résulte une absence de sûreté dont souffrent nos actions personnelles et nos relations avec nos semblables. D'où cela vient-il ? D'où vient ce trouble chez les meilleurs ? D'où vient cette anarchie morale ?

Pour nous fournir la réponse à semblable question, prenons garde que le sophiste ne se réveille dans nos cœurs. Sa méthode, une méthode très ancienne et que la Bible attribue au premier homme, consiste, lorsqu'une faute a été commise, à chercher le coupable ailleurs qu'en nous, à accuser sa femme ou le serpent, ou Dieu lui-même.

Quelque chose vacille et cloche dans les consciences ; ne soyons pas de ceux qui cherchent un bouc émissaire et, selon leurs diverses façons de penser, accusent, qui, le gouvernement, qui, les tendances modernes, qui, les survivances de l'esprit d'autrefois. Ces gens-là vont clamant, les uns : « *il n'y a pas assez de gendarmes ;* » les autres : « *il y en a trop ;* » les uns : « *il n'y a pas assez de religion* » ; les autres : « *il n'en reste que trop* ». Explications tendancieuses, inutiles récriminations ! Quand vous vous serez érigés en juges, ou que vous aurez prononcé des réqui-

sitoires, voire des anathèmes et des exils, vous n'en serez pas plus avancés. Ce n'est pas à la destruction d'un système, d'une secte, d'un parti, que nous devons un progrès véritable vers le bien. Il nous faut la conversion de tous à la loi d'équilibre humain qui régit nos mouvements.

La meilleure mesure à prendre dans toutes les situations difficiles, lorsqu'on est un homme sérieux, c'est de se demander par quel côté on pourrait soi-même y remédier. Il y a du trouble dans l'esprit public. Demandons-nous où est la cause profonde, et en quoi nous pourrions contribuer à raffermir ce qui chancelle ?

Si un phénomène moral peut s'expliquer par une raison générale, on n'a pas besoin d'en chercher de secondaires.

Or, il est une réponse très simple à faire à la question que nous posons : c'est que nous vivons depuis plus d'un siècle en pleine crise de transformation. Rien de nouveau sous le soleil.

L'histoire a connu des époques semblables à la nôtre. A toutes les époques de transformation, l'humanité est comme en déménagement : une partie de son avoir et de son personnel est encore dans l'ancienne demeure, une partie est déjà dans la nouvelle, une troisième est dispersée sur les routes. Tout ce transport ne va pas sans quelque confusion. Et les désordres ordinaires auxquels est sujette la volonté, empruntent aux circonstances même une gravité plus grande.

Il serait puéril, cependant, de dire qu'il eût mieux valu ne pas déménager et tout laisser en place. Les changements de cette nature sont au-dessus des volontés. Personne, ni homme, ni institution, ni système, parmi ceux d'aujourd'hui ou ceux qui nous ont précédés, ne doit être accusé d'avoir changé la face du monde. Par la logique interne de son développement, sans qu'aucune volonté particulière puisse en être rendue responsable, l'humanité s'est vue

obligée de se créer de nouveaux habitats. L'outillage matériel, la façon d'organiser la vie et les intérêts, la façon de comprendre l'univers, tout est différent de ce qui était. Qui empêchera que cette évolution n'ait commencé et ne se poursuive ? Quel pape, quel empereur ou quelle multitude pourrait décréter : « A cette heure, considérant comme nul et non venu tout ce qui a été accompli par la Renaissance, la Réforme et la Révolution, supprimant tout ce qui a été dit, écrit, enseigné sur la nouvelle organisation de la Société ou de la Pensée, nous restituons l'ancienne vérité, telle que la comprenait le vieux monde ». Le genre d'esprits sur lesquels devrait agir un semblable décret, n'existent plus. Nous sommes nés en un temps où l'autorité, pour se faire accepter, doit commencer par se justifier devant la conscience et la raison. Cela est si vrai, que ceux d'entre nous qui sont le plus opposés, par leur éducation, raisonnent là-dessus exactement de la même façon.

Qu'il le veuille ou non, un homme de ce temps-ci, quand il se met à penser, fait de la conscience et de la raison la mesure de toutes choses. Quelque soumis qu'il soit à une autorité extérieure, lors même qu'il baisserait la tête jusqu'à la poussière, il ne saurait s'empêcher intérieurement d'avoir la mentalité de son temps. C'est ainsi que nous voyons journellement les défenseurs de l'ancien régime, réclamer la liberté de conscience, qui était, sous ce régime, le crime le plus monstrueux qu'on pût commettre contre la vie publique.

Nous sommes tous les mêmes, nos intérêts se confondent, et dans les couches profondes de notre pensée, de notre manière de sentir, quelque différentes que soient nos origines, nous sommes de la même école.

Nous ne pouvons donc pas reculer. Nous ne pouvons pas dire : L'esprit moderne a fait fausse route ; arrière !

Nos vaisseaux ont été brûlés derrière nous

par des puissances qui sont au-dessus de l'humanité. Quelqu'un dit à l'homme de marcher, et l'homme ne peut pas s'arrêter. On ne peut pas être né du temps de ses aïeux, ni vivre et penser comme si l'on était le contemporain de ses ancêtres. On est de son temps par la force des choses ; mais il faut en être de tout son cœur, et l'aimer avec passion.

Malheur à celui qui ne veut pas être de son temps ; il s'insurge contre la volonté éternelle, la marche tranquille des étoiles. Mais pour bien aimer son temps, il s'agit de bien le comprendre et de le juger avec clairvoyance.

Examiné de près, notre patrimoine présente des incohérences et des contradictions. Il est indispensable d'en prendre conscience, afin d'en sortir. De toutes ces contradictions, la plus flagrante la voici : Quand les hommes d'aujourd'hui se mettent à réfléchir sur l'origine et la structure du monde, ils sont tous plus ou moins matérialistes. Cela ne veut pas dire

qu'ils prétendent savoir ce qu'est en soi la substance dont tout est fait. Personne ne le sait et ne le saura jamais, car la réalité nous dépasse de tout un infini. Mais ils se représentent le fond des choses comme inconscient, inintelligent, prisonnier de la Fatalité.

Ils se sont fait sur l'Univers des théories qui ne laissent pas de place à la liberté.

La plupart de nos contemporains sont pris, comme dans un étau, dans cette conception mécanique inhumaine, et qui serait plutôt une conception à l'usage de pierres que d'hommes. Mais, socialement et politiquement, nous croyons tous à la liberté. Nous travaillons à l'émancipation de l'esprit, à la reconnaissance du droit de l'individu.

Nous considérons donc, d'une part, que l'homme n'est qu'un esclave de forces aveugles, un être qui n'a point part à la direction des événements dans lesquels il est impliqué. Et d'autre part, nous le tenons pour une créature

noble, appelée non seulement à se gouverner elle-même, mais à collaborer au gouvernement des Etats; un être respectable, intangible, sur qui personne ne peut faire passer le rouleau de l'absolutisme. De par le seul fait qu'il est un citoyen, l'homme d'aujourd'hui nous apparaît plus grand que, dans l'antiquité, le citoyen romain, qu'on ne pouvait soumettre à certains supplices, ni contraindre à certains travaux, parce qu'il appartenait à la Nation-Reine.

Par la proclamation de sa qualité d'homme et de citoyen, chacun, possesseur d'une parcelle de pouvoir, a été élevé à une sorte de royauté dont il a conscience. Esclave de par la philosophie matérialiste, il est souverain de par la politique. En outre, après l'avoir déclaré serf de ses penchants, de sa nature, de ses hérédités, irresponsable, par conséquent, nous le déclarons responsable devant la loi, responsable, devant son prochain, des dommages qu'il peut lui causer.

Ainsi nous vivons en pleine contradiction. Quelque chose est dérangé au centre de nos pensées. Il est impossible qu'avec une philosophie d'esclaves, nous ayons une conduite de personnes libres. Il est impossible qu'un homme, se considérant comme un pur et simple agglomérat de forces matérielles, puisse, aussitôt qu'il entre dans le domaine moral, social et politique, sentir sa noblesse et la noblesse des autres, se conduire comme quelqu'un qui se respecte ? Voilà la grande contradiction de principe, qui se retrouve à la base de toutes nos incohérences de conduite. Voilà pourquoi nous voulons la justice, la liberté, et nous en arrivons souvent à réaliser l'oppression, le régime du bon plaisir, le régime qui serait celui d'un esclave arrivé au pouvoir. Pour évoluer avec pondération, du vieux monde vers le nouveau, une sagesse mûre serait nécessaire, et nous sommes des débutants. Nous agissons contre les plus élé-

mentaires conseils du bon sens. Nos fautes augmentent le trouble qui résulte des circonstances. Le milieu est devenu peu favorable à la création de caractères fortement marqués. Le germe de fantaisie anti-sociale n'est pas suffisamment réprimé par la solidité du cadre. Le déséquilibre s'accroît.

Je voudrais asseoir mes affirmations sur ce qu'il y a de plus probant pour chacun, c'est-à-dire ses expériences personnelles. On n'est vraiment sûr que des choses qu'on a vécues.

Vous qui êtes pères de famille, n'êtes-vous pas occupés à chercher comment on pourrait concilier la nécessité de maintenir l'ordre avec le respect des jeunes ? Dans l'ancien temps, cette question n'existait pas. Le père était un Maître absolu. Ses fils étaient obligés de marcher à la baguette et devaient, de gré ou de force, se soumettre à sa volonté. Le père leur choisissait une carrière ; au besoin les déshéri-

tait et, s'il le trouvait utile, les exilait; personne ne trouvait à redire. On mariait les filles; mauvaise enfant, celle qui voulait avoir une opinion sur ce sujet! cela ne la regardait pas. Pendant des siècles, le monde a marché ainsi. D'aucuns pensent que c'était le bon vieux temps, et rêvent de le ramener. Mais pour y arriver, changer les dates serait peu de chose, il faudrait nous donner d'autres esprits.

Nous ne pouvons plus penser comme pensaient nos pères; croire à une autorité comme celle dont ils étaient les partisans convaincus. Par conséquent, nous ne pouvons plus la maintenir.

Mais il arrive trop fréquemment, surtout dans les périodes de transition où l'on cherche une ligne de conduite encore mal établie, que l'on verse dans l'autre extrême. Nous n'y avons pas manqué. Et c'est ainsi que nous exagérons la place des enfants. Il y a une forte tendance

à les mettre au centre et à faire tout graviter autour d'eux.

Des cas peuvent être observés où un être couché au berceau, gouverne toute la famille. Quand il remue, le père, la mère et le grand-père sont attentifs : « Que va dire le roi ? » ou bien, s'il ne parle pas encore : « Que va-t-il nous signifier ? » Il arrive ainsi qu'on organise toute une maison, ou plutôt qu'on la bouleverse, parce que ce petit dernier est arrivé. Des nourrissons deviennent des personnages. A mesure qu'ils grandissent, ils prennent ce rôle au sérieux, ils se sentent les dauphins sous lesquels percent des rois ; bien mieux, ils sont à la fois dauphins et rois. C'est le monde renversé.

Sans nul doute le droit des jeunes, des petits, des derniers venus est sacré. Il manque à tous ses devoirs, celui qui, venu au monde plus tôt qu'un autre, s'arroe le pouvoir de disposer de cet autre, le considère comme sa chose,

par droit d'aînesse, en fait un pion de son échiquier, ne respectant pas son âme, et la pétrissant comme un boulanger pétrit la pâte.

Mais pour ne pas opprimer les derniers venus, les laisserons-nous sans avis? N'avons-nous rien à leur dire? Parce qu'ils ne savent encore discerner leur gauche de la droite, est-ce une raison de leur confier le gouvernail?

A côté des droits sacrés de la jeunesse et de l'enfance, il y a un droit auquel nous accorderons une place d'honneur, c'est le droit des anciens à la fermeté, le devoir de maintenir une direction sûre, une paternelle et juste sévérité. Si vous n'avez pas cette énergie, si vous ne profitez pas de votre expérience, pour la mettre à la disposition de ceux qui sont venus après vous, la chaîne des traditions s'affaiblit et se rompt. Vous laissez l'héritage des anciens périliter; vous élevez une génération

qui n'a pas subi la première et la plus indispensable de toutes les préparations, la préparation à la liberté par l'obéissance.

Il y a une porte au Temple de la Liberté ; ceux qui n'ont pas passé par cette porte sont comme les voleurs de nuit qui entrent par la fenêtre, pour le plus grand dommage de la maison.

Il y a une porte au Temple de la Liberté ; cette porte, c'est la discipline, c'est l'obéissance. La jeunesse qui n'a pas passé par la loi manque de fer dans le sang ; elle est volontaire, capricieuse, veule, dyspeptique. *N'ayant pas su obéir, elle ne saura jamais commander.*

Incertain de lui-même dans la famille, le juste sens de la loi et de l'autorité a subi les mêmes atteintes dans l'éducation publique. Autrefois les maîtres entraient à l'école, la fêrule haute. Quiconque ne pliait pas, recevait le salaire de son indocilité. Il fallait emboîter

le pas sans répliquer. Aujourd'hui, nous ne pourrions plus mener la jeunesse de cette façon-là. Nous agirions contre nos convictions. Mais n'y a-t-il donc pas un juste milieu à trouver ? Parce que le maître n'a plus le droit d'être un tyran, et de faire intervenir la force brutale pour obtenir l'ordre, est-il maintenant entré au service de l'écolier ? Est-ce la classe qui doit gouverner ? Le maître est seul, les élèves nombreux. Disons-nous : le pouvoir a la majorité ! Mais le maître, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est plus nombreux à lui seul que tous les élèves réunis, car le maître c'est la tradition de l'humanité, il représente les ancêtres, l'expérience. Le maître, ce n'est pas tel homme chauve ou barbu, jeune ou ancien, c'est un symbole, c'est tous ceux qui ont passé sur la terre avant nous et qui parlent à leurs successeurs. La question du nombre ne saurait intervenir ici. C'est une façon malheureuse de préparer des jeunes gens à la démocratie, que

d'en faire, au premier âge, quand ils sont encore sur les bancs de l'école, je ne sais quels électeurs outrecuidants qui traitent de haut leurs professeurs, comme si ceux-ci étaient leurs mandataires et les exécuteurs de leurs volontés.

L'heure présente est pleine de trouble, de doute et d'angoisse. Il faut se recueillir. Arriverons-nous, par la vraie éducation pour la liberté, à posséder la liberté; par l'éducation pour la démocratie, à réaliser enfin la démocratie? Ou bien, par une perte de l'équilibre, étant allés trop loin dans une direction mal explorée, tomberons-nous au régime des plus turbulents? Par ce régime de démente, nous serions rejetés en arrière, et repris aux engrenages des vieilles servitudes, devenues mille fois plus odieuses qu'autrefois. Rien n'est affreux comme de choir parmi les choses mortes, et de traîner sa vie dans les sépulcres.

Une crise analogue à celle qui s'observe dans la famille et à l'école, sévit dans les rapports entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Il n'est pas possible que, dans l'organisation d'une société, il n'y ait pas de règle et, par conséquent, des gens qui interprètent la loi, et d'autres qui l'exécutent. Tour à tour, nous obéissons et nous commandons. Si l'idée s'empare des cervelles, que commander est un attentat à la dignité humaine, obéir une action vile, il arrive que partout où deux ou trois collaborent, c'est une petite Babel. Bien plus, on se traite de Turc à Maure. Le mauvais esprit, qui empêche les hommes de s'entendre sur la portée réciproque de leurs rôles, de leurs droits et de leurs devoirs, surgit au milieu d'eux. Au lieu du bon ciment qui les joint en un tout compact et invincible, c'est un mauvais mortier qui se loge entre eux, un mélange de dynamite et d'explosifs, d'où sortira quelque formidable catastrophe.

Chaque génération, sous peine de périr dans le vide, est tenue de trouver une façon de vivre qui soit d'accord avec son idéal. Toutes les conditions ambiantes peuvent changer; mais une chose demeure: la nécessité de s'organiser, de se gouverner, de se faire une règle de conduite et de s'y tenir.

Le plus grand mal qui puisse arriver, c'est que l'impression s'empare de la conscience publique, de la conscience des pères et des fils, des écoliers et des maîtres, des chefs et des subalternes, qu'il n'y a plus de loi, que non seulement les conditions, mais les bases de l'existence sont changées. Ainsi on en viendrait à penser qu'il n'y a plus ni haut ni bas, ni droite ni gauche, que le progrès a déplacé quelque chose d'essentiel, qu'il a, pour employer une expression pittoresque, subtilisé le Mont-Blanc, déménagé l'Himalaya, décroché les étoiles. Il y a des jours où, pareils à des pendules détraquées, les esprits radotent à

tel point, qu'on est tenté de croire qu'ils considèrent ces événements comme des faits accomplis.

Si donc vous le voulez bien, nous allons réfléchir ensemble à ce qu'est la loi, à son essence, à sa nécessité, à son éternité. Nous verrons qu'elle est le salut et la force des hommes, que l'on bâtit sa maison sur ce roc, ou qu'on s'y brise la tête.

LA LOI

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LA LOI

Quand on parle de la loi, on pense d'abord à certaines prescriptions de la vie morale ou civile. Mais au-dessus de ce qui règle la vie des hommes, il y a une conception universelle de la loi. Je dirai même que cette conception est une des conquêtes les plus vastes de la pensée. Que l'Univers soit gouverné, ordonné, et non point en proie au hasard ou au bon plaisir, même d'un tyran divin ; que l'Univers ait sa loi, son unité supérieure dans laquelle il se repose ; qu'il y ait, à travers toutes les broussailles des choses, toutes les multitudes des êtres, toutes les forces déchaînées des éléments, une volonté tranquille et sûre qui poursuit sa marche, un ordre infaillible contre lequel aucun pouvoir ne saurait s'insurger, ce n'est pas en un jour que cette conception a été

réalisée. Elle ne fait point partie du bagage primitif de l'humanité.

L'homme, d'abord, a vu les détails, la confusion, la lutte, le désordre. Il a été comme épouvanté d'être si faible au milieu de si grandes puissances, apparemment livrées au hasard aveugle et qui se battaient au-dessus de sa tête.

C'est pour cela que, dans les temps les plus reculés, les religions des hommes étaient de l'épouvante. Ils sentaient qu'à travers l'Univers se mesuraient des forces contraires, luttant des divinités rivales, et qu'ils étaient, eux, misérables mortels, la proie de dissensions immortelles. Mais de même que de ce chaos primitif, de la mêlée initiale des choses, bouillonnant obscurément les unes à travers les autres, jaillit la parole: « *Que la lumière soit* », la lumière lentement se fit dans les esprits. Ils aperçurent l'Unité à travers la diversité, conçurent que toutes choses étaient

dans la même main et soumises au même ordre.

Un peuple entre tous, a vu son âme s'ouvrir à cette immense vision d'un seul Dieu. Un peuple a vu se lever à l'horizon de ses prophètes le soleil de la Divinité, *une, suprême et sainte*, de la Divinité qui est sa propre loi, du Dieu fidèle, non seulement dans les grandes choses, mais dans les petites, du Dieu qui travaille et agit, avec la même ponctualité, dans la poussière que nous foulons aux pieds et dans les étoiles, pèlerins de l'infini, qui cheminent sur nos têtes. Qu'un seul Dieu règne et soit le maître, dans l'âme comme dans les choses extérieures, dans la conscience comme dans l'ordre matériel, et que rien ne soit livré au hasard, voilà la plus haute et la plus féconde conception que l'histoire ait jamais enregistrée. C'est directement de cette Unité de gouvernement du monde qu'est descendue la conception scientifique moderne.

Que vous soyez maintenant athées ou croyants, plus personne ne croit au désordre. Tout le monde a cette conception qu'il y a une loi dans l'Univers. Les pauvres vermisseaux qui cheminent sous nos pas à travers leurs galeries obscures, obéissent à la loi. L'aigle qui s'élève à travers des flots d'azur obéit à la loi. Les pieds de l'homme s'appuyant sur le sol obéissent à la loi. La vapeur légère des nuages, en se balançant dans l'éther, obéit à la loi.

La loi est partout. Et non seulement nos savants modernes, mais tout homme imprégné de l'esprit de ce temps, a la conception qu'avait le psalmiste dans le psaume cxxxix : « Où irai-je loin de ton esprit ? Où fuirai-je loin de ta face ? » Nous avons bien le sentiment qu'aucune rapidité, aucune évasion ne peut nous porter en dehors du gouvernement des choses, et nous soustraire à la loi. La loi est dans les berceaux et dans les tombes, dans

les bourgeons qui éclosent au printemps, dans les feuilles qui tombent en automne. La loi est au matin et au soir, dans la vie et dans la mort. Il n'y a point de lieu dans l'Univers où l'on soit hors la loi.

Sur ce granit, nous bâtirons une cité autrement ferme que celle, vacillante et lamentable, qui, à l'heure présente, est le produit de nos consciences partagées et vagabondes.

L'erreur indigne de nous et de nos longues expériences, l'erreur néfaste qui ronge nos esprits est celle-ci : La loi des hommes est une convention. Sa source est notre propre fantaisie. Différente selon les milieux, les climats, les âges, elle n'est au fond qu'une vanité que perce à jour un esprit positif.

A ce rêve de malade, opposons les faits en leur santé robuste.

La vie humaine, avec tous ses phénomènes changeants et multiples, dans le domaine de la conscience, comme dans le domaine social,

dans toutes les provinces de son activité, porte en elle sa norme. Toutes les conventions de quelque valeur, sont des traductions éphémères de cette loi permanente. Chercher quelle est la règle de conduite, interpréter les circonstances et les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, et en tirer les conséquences pour notre action, voilà la sagesse, le conseil résumé de l'expérience des siècles.

Ne nous suggestionnons pas avec ce terme de « *convention* ».

Certes, les lois que nous nous imposons sont, sous un certain aspect, des conventions. Mais ces conventions sont fondées en raison. Trouvées au milieu de toutes sortes de difficultés, achetées très cher, elles sont parvenues à s'établir après de longs tâtonnements, comme les meilleures règles ou les moins mauvaises qu'ait trouvées l'homme en quête d'un chemin sûr. Ces conventions ne sont sans doute qu'un reflet passager de la loi seule vraie qu'il faut

persister à chercher, vers laquelle le progrès de nos consciences et de nos institutions nous conduit. Chaque fois qu'un progrès se fait dans la conscience, il devient nécessaire de remettre les conventions au point, afin qu'elles soient dignes de nos lumières nouvelles.

Mais on ne saurait se passer de règles et, une fois établies, elles doivent être respectées. Autrement il n'y a que désastres.

Je choisirai un exemple, le plus pratique et le plus simple qui soit. On a souvent comparé la conduite de l'homme à la manière de conduire une voiture. Déjà le vieux Platon nous a habitués à cette similitude, et dans le mot même de conduite, la même image, la même idée est impliquée. Or, que vous soyez ou non, cochers, vous savez parfaitement bien qu'il n'y a de sécurité pour les voitures que lorsque chaque cocher observe un usage qui n'est qu'une convention. Afin d'éviter les autres voitures, *il faut prendre sa droite*. Un esprit

facétieux pourrait dire : *et pourquoi pas la gauche ?* Mon Dieu, la gauche si vous voulez ; on la prend dans certains pays. Il est possible de discuter sur le côté qui nous semble le meilleur, mais une fois la chose décidée, il faut que tous s'y conforment.

C'est une convention de dire : prends ta droite, mais ni sur terre, ni dans n'importe quel corps céleste où des créatures, semblables à nous, conduiraient des voitures, il n'y aura jamais moyen de conduire sans prendre invariablement sa droite ou sa gauche ? Donc, convention, soit, mais cette convention, ressort si directement de la force des choses qu'on peut dire qu'elle serre de très près la loi éternelle. Et vous voudriez que les hommes pussent vivre ensemble et ne pas chercher à établir et à respecter des conventions analogues, qui les empêchent, à chaque instant, de se faire du tort à eux-mêmes et aux autres ! Si l'on ne peut faire un pas sans obéir à la loi de l'équilibre ;

si la moindre voiture ne peut circuler sans prendre sa droite, à plus forte raison, l'homme, cet ensemble de forces, dans lequel tant d'intérêts sont amassés, ne pourra se conduire parmi les autres hommes, sans qu'il y ait des conventions nettement et solidement établies. Ces conventions, on cherchera à les mettre en rapport aussi étroit que possible avec les besoins changeants du temps. Mais qu'il faille aboutir, coûte que coûte, à des règles fermes, c'est une nécessité évidente. A quel aveuglement sommes-nous abandonnés, lorsque nous laissons glisser nos esprits vers cette vision absurde, qu'au bout du progrès, il se pourrait bien qu'il n'y eût plus de loi, et que le temps viendra où chacun n'en fera qu'à sa fantaisie.

J'admets que certaines conventions nous paraissent d'une antiquité quelque peu ridicule, et ne s'adaptent plus à nos besoins, comme les vieilles guimbardes de jadis ne s'adaptent plus aux besoins actuels de locomotion. Mais aussi

bien que pour se déplacer, il faut user d'une locomotion quelconque, aussi bien à chaque époque, il faut que l'humanité trouve sa manière de vivre, norme raisonnable et juste d'après laquelle elle peut se développer, sans qu'il y ait trop de désordre et d'empiétements sur le droit du voisin.

La première notion qu'il faut donc conquérir pour soi-même et inculquer à la jeunesse, c'est cette vérité qui dépasse toutes les têtes : la loi est l'expression d'une réalité souveraine. Elle n'est pas caduque et superficielle, mais intérieure à toutes choses, et péremptoire, alors même qu'elle serait représentée dans la vie ordinaire par une simple convention.

Avançons-nous avec cette certitude sur un territoire brûlant, plein de faits douloureux. Je vous fais cet honneur, à vous tous qui êtes ici, de croire que de tous les sanctuaires que vous vénerez, le sanctuaire de la famille vous est le plus cher. N'êtes-vous pas touchés par le danger

que court, je ne dirai pas le foyer domestique en lui-même, car celui-là a été bâti par Dieu, et l'homme ne pourra le détruire, mais la notion et l'institution pratique de ce foyer parmi les hommes de ce temps? Nous voyons journellement mises en circulation les idées les plus saugrenues, sur la vie familiale et sur le mariage, qui en est la pierre angulaire.

Je sais bien que cette institution peut revêtir des formes très différentes, depuis la polygamie jusqu'à la monogamie, qu'elle peut s'inspirer de points de vue variés, dans la fixation des droits respectifs de l'homme et de la femme. Sans peine, j'admettrai que des imperfections graves s'attachent à leurs relations mutuelles, que n'ont jamais pu régler d'une façon définitive les conventions qui s'y rapportent. Mais au fond de toutes ces variations et de ces tâtonnements, il y a quelques réalités élémentaires, très simples, qui ne disparaîtront jamais. C'est à elles qu'il faut toujours

revenir, si l'on veut faire du bon travail en une matière de cette portée. De par la volonté qui fit l'humanité, entre la femme et l'homme, est destiné à naître un sentiment, le plus profond, le plus fort, le plus pur, le plus dévoué de tous et qu'on appelle l'amour. Sur ce sentiment très puissant, sur ce dévouement mutuel, par lesquels deux êtres vont l'un vers l'autre dans une disposition définitive et sans réserve, se bâtit la maison des hommes. Comme toute maison, elle a besoin d'être placée sur un terrain solide. Le créateur de l'amour a pensé que sur ce fond on pouvait bâtir, et qu'il offrait toutes les garanties.

Que nous ayons ravagé les jardins de Dieu, et contrarié ses intentions; que nos passions, nos intérêts vils, notre bassesse, notre égoïsme, notre souillure aient terni la figure primitive de l'amour. Que nous ayons transformé ce que Dieu a fait, en quelque chose de mauvais, de méprisable, de hideux, par toutes les hypo-

crises que nous y avons ajoutées, cela ne change rien au fait primordial.

Cela est si vrai que lorsque les hommes avec leurs souillures, les sociétés avec leurs décadences ont passé sur le foyer, et que, dans certains pays, il s'est écroulé sous le poids des vices, gangrené et détruit par la corruption, le lendemain de cette ruine immense s'accomplit la parole du vieux prophète : « Un rejeton sortira de la souche d'Isaïe ». Le lendemain du jour où l'on a moissonné les maux que la corruption avait semés, et qu'une société a sombré dans la vengeance des lois immanentes, un jeune homme rencontre une jeune fille, et le sentiment que nul n'a jamais totalement exprimé, dont jamais personne n'a fait le tour, le sentiment qui contient en lui toutes les richesses et nous fait découvrir le monde immense dans l'éclair d'un instant, jaillit entre ces deux cœurs, et, avec lui, un rayon de lumière éclairant tout l'avenir de la terre rachetée. Que de fois cela n'est-il

pas déjà arrivé? Et cela recommencera, étant du domaine de ce qui ne meurt point.

Ce sont là des réalités dont il faut se convaincre ; autrement nous déraisonnons. Sous prétexte, que certaines conventions relatives au mariage sont à modifier, nous risquons d'en considérer la base elle-même comme une convention, et nous allons à l'aventure de nos sophismes, comme un troupeau sans berger.

Des sophismes, il s'en débite pour l'heure, par légions, sur l'irritante question du divorce. Il y a, en vérité, des situations où s'impose cette opération chirurgicale, cette amputation. Il a fallu que notre loi y arrive. Mais les lois sont comme des armes, et lorsqu'on se sert d'une arme à tort et à travers, on fait plus de mal que de bien. Le mal certain qui menace de sortir du divorce est que, désormais, les conjoints aillent vers l'union avec l'arrière pensée qu'elle peut se défaire. Ne plus y aller en brûlant derrière soi

ses vaisseaux, afin que l'idée même d'un retour soit exclu, c'est prendre déjà intérieurement des mesures pour reculer. Et ainsi un remède exceptionnel, fait pour répondre à des situations intolérables, aboutirait à jeter le trouble dans les situations normales.

Ne prenez pas ces remarques pour du formalisme. Ce qui me préoccupe, c'est que, par nos manipulations, les sources profondes du sentiment ne soient profanées. Je suis si peu formaliste, qu'en ce qui concerne le mariage, je ne crois ni au notaire, ni au maire, et je ne crois pas davantage au prêtre. Tous ceux-là sont d'heureux témoins, si l'essentiel existe, mais si l'essentiel manque, que peuvent-ils faire ? Consacrer du néant, et c'est tout. Vous pourrez mettre, sur de beaux parchemins, toutes les signatures, toutes les apostilles et tous les sceaux possibles, cela ne signifiera rien, s'il n'y a rien dans les cœurs. Ce que je demande, c'est qu'il ne soit pas introduit, dans les mœurs et la

mentalité, des pratiques par lesquelles le trésor intérieur soit compromis.

Au surplus, croyons à ce trésor de qui tout dépend. L'Écriture dit : Les maçons bâtissent en vain, si l'Éternel ne bâtit pas avec eux. Je crois à l'Éternel et, par conséquent, je crois à l'humanité qu'il a faite, à la femme, à l'homme, à l'amour. Je n'ai pas peur quant à l'issue finale. Nous sortirons des difficultés. Prenons garde à nous ; mais ne soyons pas trembleurs. Ne nous laissons pas émouvoir outre mesure par tout ce qu'il se débite d'insanités sur le plus aimé de tous les sanctuaires. Soyons-lui d'autant plus fidèle. Et dans toutes les questions qui se posent aujourd'hui, suivons la même méthode. Les précautions sont prises, pour que tout désordre se détruise, à la longue, par lui-même. L'ordre seul est éternel. Recherchons-le, et tâchons d'être dans l'ordre.

Quoique personne ici, peut-être, ne soit maçon, chacun sait ce que c'est que le niveau et le fil à plomb. Le fil à plomb est ce qu'il y a de plus simple, de plus modeste en apparence, mais c'est ce qui représente le plus la loi immuable, en dehors de laquelle on ne peut poser brique sur brique, ni pierre sur pierre. Vous pouvez à loisir construire la maison, comme la construisaient les vieux troglodytes ou les hommes des habitations lacustres; vous pouvez la construire en style dorien, ionien, gothique ou Renaissance, mais quand vous ne la construirez pas selon le fil à plomb, vous construirez pour l'effondrement. Ce pauvre fil à plomb qui n'est rien, qu'un enfant peut fabriquer avec une ficelle, est cependant l'image de la loi à laquelle il faut que tout obéisse. Quelle que soit la hardiesse des idées d'un architecte, la beauté de conception d'un sculpteur, les magnificences que ces artistes enfantent dans leur imagination, jamais ils ne pourront leur

donner une réalité, ni faire tenir des arceaux sur des arceaux, des colonnes sur des colonnes, s'ils ne respectent le niveau et le fil à plomb.

Aucune société humaine, quelle qu'elle soit, ne pourra jamais se passer de ce niveau et de ce fil à plomb qui sont la justice, l'équité, l'honnêteté, le respect des droits mutuels. Vous vous mangerez les uns les autres. L'homme mangera la femme; la femme, l'homme; les pères, les enfants; les enfants, les pères; l'ouvrier, le patron; le patron, l'ouvrier; les gouvernements dévoreront les peuples, et les peuples, les gouvernements si les uns et les autres n'ont pas ancré au fond de leur esprit la notion de la loi, régulatrice des relations humaines. Il y a une loi entre les hommes et au-dessus des hommes. Si l'homme ne marche pas selon elle, elle marche contre lui et le supprime.

Et maintenant, faisons une constatation qui peut se vérifier à travers tous les temps et tous

les mondes. Il y a deux mentalités chez les individus, quels qu'ils soient, de l'ancien régime ou du nouveau, d'une église ou d'une autre, philosophes libres ou croyants. La première mentalité est celle de la *bonne volonté*. Elle consiste à ne pas mieux demander que de bien faire, et une fois qu'on en a trouvé le moyen, de s'y appliquer tant que possible, alors même que ce moyen ne serait pas la perfection. Mieux vaut encore une méthode imparfaite que pas de méthode du tout.

La deuxième mentalité est celle du *bon plaisir*. *C'est une mentalité de lâcheurs et de fuyards*. Les yeux de ceux qui ont cette mentalité-là, louchent toujours vers quelque issue par où l'on puisse se soustraire au devoir.

L'homme de la première mentalité se demande : comment pourrai-je faire pour que tout soit honnêtement et scrupuleusement accompli pour moi-même et pour les autres, dans le mariage ou hors du mariage, à l'école

ou hors de l'école ? Gouvernant ou obéissant comment pourrais-je m'y prendre pour qu'il arrive, de mon fait, le moins de tort possible au prochain et que le plus de justice possible lui soit par moi assurée ?

L'homme de la seconde mentalité se demande : comment pourrai-je profiter de tout et de tous, sans payer de ma personne et sans me créer d'obligations ? Comment pourrai-je jouir le plus, en contractant le moins de responsabilité, exploiter mon prochain largement, sans qu'il m'en coûte rien ?

Je ne vous demande pas si vous êtes des philosophes selon une vieille méthode ou une nouvelle, socialistes ou individualistes, athées ou disciples d'une religion, mais je vous dirai : interrogez-vous vous-mêmes si, oui ou non, vous êtes des hommes de bonne volonté, ou des hommes du bon plaisir ? Etes-vous *prêts* à payer de votre personne ? Ou bien êtes-vous de ceux qui ne demandent qu'à lever le pied et

s'en aller, à faire des dettes sans les payer, des promesses sans les tenir, toujours prêts à invoquer un alibi le jour des échéances ? Tout est là. Le Capital moral de l'Humanité s'établit par les débiteurs qui paient leurs dettes. Il est facile de prévoir ce qu'il deviendrait aux mains des gens de la mentalité numéro deux, des hommes du bon plaisir dont la devise est : *tous créanciers*, et pour qui le scrupule honnête du débiteur qui s'acquitte, n'est qu'un signe honteux d'esclavage.

Le désordre contemporain est encore beaucoup plus dans les cœurs et les caractères, que dans les circonstances. Mais avec les hommes de bonne volonté, on peut espérer obtenir de bons résultats. Aucune génération n'est livrée à la perdition fatale. A toutes est offert le moyen de sortir des ténèbres et d'arriver à la lumière. Convertissons-nous à la loi, et cherchons à bien discerner la nôtre. Il faut bien qu'elle se trouve,

si nous prenons la peine de la chercher.

Chaque époque doit se préoccuper de gagner son pain honnêtement. On ne peut manger indéfiniment le pain que mangeaient nos ancêtres. Le pain qui a été cuit du temps des Pharaons, alors même qu'il aurait été fait avec le meilleur froment et la meilleure farine, ne pourrait nous suffire. Nous sommes obligés de vivre à la sueur de notre front, par notre propre travail. « Cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira ».

L'AUTORITÉ

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'AUTORITÉ

Cherchons d'abord quelle est la figure véritable de l'autorité, telle que le travail des siècles et leur sagesse l'ont lentement dégagée des pénombre.

L'autorité, dans son essence, c'est l'ascendant de la réalité. L'autorité, dans sa forme humaine, c'est cet ascendant traduit en paroles, en personnes, en institutions. De sorte que l'exercice de l'autorité est une fonction de transmission entre le trésor inépuisable et immuable de la réalité et les esprits des hommes.

On ne peut mieux comparer l'autorité en exercice qu'à un câble de transmission en contact, d'une part, avec la source de la force motrice et, de l'autre, avec les engins qu'il doit actionner. La source de la force motrice où l'autorité s'alimente, la source de toute sa

puissance, c'est la loi profonde des choses. Son aboutissant, c'est l'esprit et la volonté des hommes.

Lors donc que tout se passe de la manière normale, ceux qui exercent l'autorité, devant être l'incarnation de la loi de vérité et de justice, ont d'abord obéi eux-mêmes. En contact avec la réalité, ils en sont pénétrés et comme électrisés. La force de la vérité s'est accumulée en eux et les a chargés. Elle ne vient pas d'eux-mêmes, elle vient de plus haut, les remplit et les possède.

Mais il ne leur suffirait pas d'être en contact avec la vérité ; il est nécessaire aussi qu'ils connaissent les volontés sur lesquelles ils doivent agir. Leur situation les oblige à se tenir en communication étroite avec les hommes. Ils aiment la loi, s'y soumettent et lui obéissent, et ils doivent aimer ceux qu'ils ont à mettre en rapport avec les exigences de cette loi.

Ces conditions remplies, la fonction de l'au-

torité est normale. Elle est le cep qui prend sa sève aux réservoirs profonds du sol et transmet la puissance de vie à tous les sarments.

Ainsi l'organisme social prospère et fleurit. Mais quand ces conditions ne sont pas remplies, voici ce qui arrive : L'autorité se substitue à la loi qu'elle doit représenter et servir. Son rôle de transmission, elle ne le comprend plus. Elle ne dit pas : Je suis une voix qui annonce la vérité, un messenger, un remplaçant. Non, elle dit : la vérité c'est moi. C'est parce que je parle qu'il faut obéir ; parce que j'ordonne il faut marcher.

Dès lors, nous sommes en pleine usurpation. Celle qui ne doit que transmettre des ordres, s'érige elle-même en souveraine. Vice radical, mais fort commun. Tous les genres d'autorité peuvent en être atteints et faussés.

Si vous avez suivi les évolutions de l'autorité dans les milieux religieux, vous aurez remarqué qu'elle devient facilement tyrannique. Au dé-

but, elle se réduit simplement à être l'interprétation des hautes vérités d'âme que l'expérience a trouvées. Gardienne fidèle de ce qui a été lentement rassemblé par l'effort des initiateurs, elle joint cet effort de la tradition à celui du présent. Mais à force de recevoir les hommages des fidèles, elle se fige dans son attitude imposante et dérive lentement vers un égoïsme particulier qui est celui des institutions. Oublieuse du but qu'elle doit suivre, elle devient son propre but. Elle veut être par elle-même, et vivre pour elle-même. Elle se sépare non seulement de la source de vérité, dédaignant la patience des recherches, perdant le scrupule dans les affirmations, mais elle quitte le sol de la tradition qui lui a d'abord donné naissance. Elle se déracine. Elle déclare au monde : Toute la puissance et toute la sagesse sont ramassées en moi. Je vous dispense de penser par vous-mêmes, et je vous le défends. A moi la pensée directrice, dont la vôtre ne sera

que le reflet. Me résister serait résister à Dieu ; me contrôler serait l'offenser.

Dans le monde politique et social, lorsque l'autorité se fausse, elle en arrive à des prétentions analogues. Sous des formes à peine différentes, c'est la répétition du même abus.

Aussi faut-il bien peser les paroles de saint Paul, si souvent employées par les séides de l'autorité, pour réduire à néant la conscience humaine dans ses plus légitimes protestations.

Relisons cette parole : « Que toute personne soit soumise aux puissances établies, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont instituées par lui ». Rom. xiii.

Il est dit ici que toute autorité vient de Dieu. Mais à lire le contexte, on s'aperçoit vite de quel genre d'autorité il est question, puisqu'elle est présentée comme redoutable, non à ceux qui font le bien, mais à ceux qui font le mal. On ne saurait en dire autant de

tout ce qui se dénomme *autorité*. Saint Paul déclare que l'autorité, dans son essence, est divine. C'est une idée conforme aux faits. L'ordre, le droit et la justice s'imposent d'abord, par leur propre majesté. Ils se révèlent à certains esprits plus clairvoyants et plus capables de les ressentir. Ceux-là, protagonistes des idées et de la conscience, entraînent derrière eux leurs semblables. Ordonnateurs des peuples, ils les tirent de la misère du désordre original. Et les peuples leur en savent gré. Ainsi s'établit l'autorité. Il est impossible qu'il n'y ait pas entre les hommes une entente pour l'ordre, la régularité, la justice et le respect mutuel des droits. Voilà ce que veut dire saint Paul. L'autorité est donc une puissance qui vient de la source souveraine de tout bien, et destinée à propager le bien.

Par la suite de ses conclusions, saint Paul est exactement d'accord avec ce que la conscience de tous les temps a trouvé de plus

humain, de plus sûr et de meilleur. Il ne recommande pas le moins du monde le respect aveugle de n'importe quelle autorité qui s'est arrogé la prétention de nous régenter; il parle de l'autorité normale, et de sa double fonction : la fonction de propagation, d'encouragement au bien, la fonction de résistance au mal, aux tentatives criminelles, à l'esprit destructeur, à tout ce qui est inhumain, comme à tous les caprices qui se jouent de l'ordre.

Lorsque l'autorité remplit cette double fonction, on peut bien dire qu'elle est divine. Toutes les choses bonnes et vraies sont divines en leur source. Rien n'est meilleur, pour l'ensemble d'une société, qu'un esprit d'après lequel on vénère ce qui est vénérable, honore ce qui est honorable, et qui met au fond de chacun comme un lest puissant, empêchant sa barque de chavirer.

Mais que faut-il penser de l'autorité insurgée contre l'ordre suprême ?

Au nom de l'autorité, on déclare que ce qui est n'est pas. Au nom d'une autorité, revêtue des signes extérieurs de la tradition et de la vénération, on vient dire à l'homme qui a médité sur le problème du monde : tu affirmeras ce que tu ne sais pas, et tu nieras ce que tu sais. On défend à Galilée de dire que la terre tourne, à Luther de lire les Ecritures, aux savants de fouiller les entrailles de la terre, aux chercheurs de trouver autre chose que ce qui est officiellement admis. On défend au cœur de battre, aux enfants de s'attacher à leurs parents. N'est-ce pas l'imposture des impostures? Par de tels égarements, l'autorité s'insurge contre Dieu, l'humanité, la vérité, le droit. Et alors elle trouve devant elle le veto de cette autre autorité cachée dans nos entrailles les plus profondes, comme dans une mine d'où on ne pourra jamais l'extirper. Elle se heurte à cette borne que Dieu a créée, à la conscience, citadelle imprenable. Contre cette autorité

intérieure, aucune prétention ne peut prévaloir. Il est signifié à l'autorité usurpatrice ce qui est dit de la mer qui vient se briser le long du rivage : « Ici s'arrêteront tes vagues orgueilleuses ».

Lorsque ce conflit se produit entre l'autorité d'emprunt et l'autorité vraie, ce sont les grandes crises de l'histoire. Les hommes ne peuvent plus croire en ceux qui jusqu'alors étaient pour eux les transmetteurs de la vérité. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y a pas d'autorité. Cela prouve seulement qu'il y a des moments où l'autorité change de siège, et que certaines choses cessent de compter quand d'autres commencent à compter. Il y a toujours une autorité, parce qu'il y a toujours une réalité.

La banqueroute momentanée de l'autorité est lamentable, les sociétés en souffrent lorsqu'elle se présente. Notre temps n'est pas le seul qui ait traversé des crises pareilles. Bien au contraire,

la crise que nous traversons aujourd'hui est, sur bien des points, infiniment plus faible que plusieurs de celles qu'ont traversées nos aïeux. Nous tenons heureusement un certain nombre de principes directeurs auxquels nous pouvons nous attacher. Il y a assez d'affirmations dans la conscience moderne, qui remontent assez loin, sanctionnées qu'elles sont par l'histoire et l'expérience, pour que nous n'ayons pas le droit de nous déclarer indigents. La faillite, sous certaines formes, de l'autorité, n'a pas mis l'esprit humain en faillite. Les provisions qui font vivre existent, le chemin en est préparé; les sources sont ouvertes où l'on peut boire sans payer.

Il n'en est pas moins vrai que des souffrances étranges peuvent s'emparer des sociétés au sein desquelles les vieilles autorités se désagrègent. Lorsque de la royauté, il ne reste plus que la couronne sans la noblesse; de la religion, la lettre sans l'esprit; de l'autorité militaire, le

galon sans la science des chefs; des classes dirigeantes, la prétention et l'orgueil sans la dignité de la vie, tout l'édifice chancelle. L'autorité, alors, se déplace; il arrive ce qui est dit dans les Saintes Ecritures : Je vous retirerai mon Esprit et le donnerai à d'autres. Et devant le fait nouveau d'une jeune puissance qui se révèle, on se rappelle ces paroles : « Quand Jésus eut fini de parler, la foule resta frappée de son enseignement, car il enseignait avec autorité, et non comme les scribes. »

Les scribes, étaient les vieux fermiers infail-
libles de la lettre. L'Eternel leur avait, selon
leur conviction, confié la vérité; ils en étaient
les gardiens attitrés et reconnus. Mais ces
mêmes scribes n'en étaient pas moins de
vieilles citernes crevassées d'où l'eau, depuis
longtemps, s'était échappée.

Celui qui parlait sur la montagne était un
homme sans mandat. Officiellement, il n'avait
pas le droit d'ouvrir la bouche. Cependant les

scribes, avec toute leur autorité séculaire, n'étaient que des pauvres et des misérables, en comparaison de sa richesse. Toute l'humanité battait dans son cœur, toute la puissance de Dieu brillait dans ses yeux. Il était en contact avec le secret pouvoir qui a créé le monde, et qui besogne, de la racine des arbres à la splendeur des étoiles. Il était en contact avec les cœurs humains brisés, battus, navrés, sanglants; avec les abîmes de lumière qui brillent là-haut et les abîmes de ténèbres qui s'ouvrent ici. Et quand il parlait, la montagne attentive se taisait. Il versait de la bénédiction, de la tendresse, de la consolation sur la terre déserte. Les assoiffés de vérité, buvaient; les affamés de justice mangeaient; ceux qui étaient nus se sentaient couverts et vêtus de tendresse; aux prisonniers tombaient leurs chaînes, et ceux qui étaient retenus dans la crainte de la mort émergeaient à la vie infinie; ils la saisissaient, la possédaient.

C'était la fin d'un monde et l'aurore d'un autre : l'autorité s'était déplacée.

Transportons-nous maintenant à l'autre bout du câble, c'est-à-dire au point de rencontre de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent. Peut-être est-ce une distinction vaine de dire que les uns commandent et que les autres obéissent ; car, tour à tour, chacun obéit et chacun commande, et d'ailleurs, la véritable autorité n'est que de l'obéissance qui se transmet.

Il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons en face d'une situation psychologique des plus importantes. Il n'y a rien dans le monde qui soit digne de nous préoccuper davantage, ni qui touche plus profondément aux racines de la vie sociale, que ces relations entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Jamais il ne pourra y avoir une société, sans chefs et sans obéissance. Il ne pourra pas

même exister une bande de brigands solide, si elle n'obéit à une loi ferme. Nous sommes donc bien ici sur le terrain pratique.

Il est essentiel, lorsque l'autorité s'exerce, qu'elle rencontre un bon point d'adaptation. De même qu'il y a un mauvais esprit d'autorité, il peut exister un mauvais esprit dans ceux qui doivent recevoir l'autorité. Ils la reçoivent mal, et ce mauvais esprit empêche le courant favorable de s'établir. Au téléphone, quand le contact est incomplet, on n'entend rien. Dans le monde social, quand le contact n'est pas bon, rien ne va plus. Le mauvais esprit dans l'homme qui doit obéir — je le dis pour chacun de nous — consiste à s'imaginer que la loi a été faite pour le vexer. Il se persuade qu'elle est une offense à sa dignité, une restriction à sa liberté. Cet état d'esprit ne peut que le rendre infiniment malheureux, et nourrir chez lui la haine. Vous avez beau le bien traiter, il prendra même vos bons procédés pour des

façons déguisées de l'humilier. Cette mentalité néfaste peut être provoquée chez les meilleurs, lorsque celui qui commande en son propre nom, le fait avec arrogance. Je considère comme un esprit diabolique celui du supérieur qui savoure la volupté d'opprimer l'inférieur, de lui faire sentir la poigne : « Tu la sentiras ; il faut que tu éprouves que je suis ton maître » ! Quand cet esprit se mêle aux ordres, deux buissons d'épines se rencontrent ; le contact ne peut être qu'exaspérant. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez dû éprouver de ces froissements inutiles, provoqués par l'autoritarisme. Ils viennent de la confusion, faite entre la loi profonde et les caprices des hommes.

Personne ne commande en son propre nom. Aucun homme, quelque grand qu'il soit, quelque divine que soit l'origine prétendue, proclamée, de ses aïeux ou de son gouvernement ; aucune collectivité religieuse, quelque nom-

breux que soient les prophètes et les apôtres produits comme témoins ; aucune foule, quelque soit l'appui des innombrables bulletins qui tombent dans les urnes, personne, ne peut commander en son propre nom.

On ne peut commander qu'au nom d'un principe, d'une vérité, au nom de ce qui est au-dessus des têtes les plus hautes, comme des foules et de leurs cris.

Mais, si commander au nom de ce qui est plus grand que nous, s'appelle obéir et transmettre l'obéissance, obéir à ce qui est plus grand que les hommes, c'est de la noblesse et non pas de l'humiliation. Celui qui incline sa tête devant les lois profondes et humaines, et qui obéit, parce que c'est juste et raisonnable, alors même que parfois celui qui a commandé serait un bâton d'épines, celui-là se grandit jusqu'au niveau des choses éternelles.

Il n'y a pas de différence entre la hauteur

d'un vrai chef, quelque nombreuses que soient les qualités qu'il faille pour être un vrai chef, et celle d'un véritable serviteur, quelque modestes que soient les fonctions qu'il remplit, quand il les remplit dans cet esprit-là.

Quelqu'un l'a exprimé en termes merveilleux qui sont dignes d'être connus et de valoir pour tout l'avenir.

Lorsque Luther, à une époque de troubles, de profonde révolution des esprits et d'inquiétant déplacement de l'autorité, écrivit un livre sur la liberté, il dit ceci : « *Le chrétien est un maître indépendant et un esclave lié* ». De telles paroles sont la vérité même. Un vrai chrétien, c'est-à-dire un vrai homme — puisque notre chef s'est appelé le Fils de l'homme, et a voulu réaliser l'humanité dans sa hauteur et dans sa profondeur — un vrai chrétien, un vrai homme, est donc un Maître libre et indépendant. Il ne plie la tête devant rien ni personne, et n'obéit qu'à Dieu seul, chaque fois qu'il

obéit, alors même qu'il obéirait ostensiblement à des hommes. Mais, quoique Maître et libre, il est un serviteur. Il n'obéit pas à sa fantaisie même s'il commande aux autres, mais à la loi. Le même esprit inspire le chef authentique et le serviteur véritable.

L'homme digne de ce nom est à la fois un chef, un maître indépendant, de par la noblesse native que Dieu lui a donnée, de par le respect qui est dû à son âme intangible ; et un serviteur, de par la raison, la conscience, la libre et intelligente soumission à la loi sainte, supérieure à tous. Voilà la vérité.

Il n'y a donc pas de classe qui doive obéir et de classe qui doive diriger. Tout le monde est tenu de s'incliner dans la même soumission aux hautes vérités dont nous sommes les porteurs. Autrement, il n'y a plus d'hommes, mais seulement des esclaves et des tyrans. De haut en bas, toutes les fonctions sont faussées ; les subalternes plient en maugréant, les supé-

rieurs se démoralisent par l'arbitraire. En religion, on impose et reçoit des croyances que plus personne ne vivifie par l'expérience ; en science les maîtres jurent par les formules, les disciples jurent par les maîtres ; en politique les peuples abdiquent leur liberté, et les gouvernants se pourrissent au pouvoir. Il n'y a plus ni dignité, ni scrupule, ni sincérité, ni contrôle nulle part ; les colonnes vermoulues de la société s'écroulent, et tout l'édifice craque dans un désastre immense.

Si, au contraire, les conditions indiquées sont remplies, les fonctions sociales diverses se soutiennent et se renforcent les unes les autres, et nous avons des pays semblables à des remparts, par la cohésion de leurs citoyens à la fois libres et respectueux des lois.

Je voudrais que chacun de nous eût dans son esprit la figure idéale du véritable serviteur, de celui qui sert pour Dieu et pour ses semblables, qui, dans n'importe quelle fonction, à travers le

pain qu'elle lui fait gagner voit le service noble rendu à l'humanité et se trouve rehaussé en lui-même, réchauffé en plein soleil heureux par la dignité de son travail. Je voudrais que nous connussions la joie de servir, qui est une joie divine. En Dieu, si vous y pensez bien, il y a un serviteur. Celui, dont le psalmiste a dit : « *Le gardien d'Israel ne dort ni ne veille* ». Celui qui est en toute chose, qui souffre avec ceux qui souffrent, pleure avec ceux qui pleurent, se réjouit avec ceux qui sont dans la joie ; celui qui, à pas lents, chemine avec les vieillards, à pas légers, court avec les petits enfants ; celui qui travaille sur les sommets et dans les gouffres ; celui qui ne se repose jamais, n'est-il pas le serviteur des serviteurs ? Une grandeur d'obscurité est en lui, plus touchante que toutes les majestés. C'est bien ce Dieu là que nous a révélé le Christ : « Si quelqu'un veut être grand, qu'il soit le serviteur des autres ».

Il faut avoir au cœur la grande beauté du

service, afin d'être un serviteur convaincu et heureux. Celui qui ne sert pas dans les meilleurs moments de sa vie, n'est qu'un inutile, et celui qui ne sert pas en commandant, est le plus dangereux des inutiles.

Après avoir salué ceux qui comprennent l'âme du service, laissez-moi m'arrêter devant la figure du chef. Je salue cette figure : un chef dans l'âme, haut de cœur, et juste ; un chef, tout entier consacré à sa cause, auquel on s'attache avec enthousiasme, dont la parole n'est plus celle d'un simple mortel, mais celle des faits et de la vérité même.

Celui qui ne sait pas discerner un chef, dans la vie publique, dans la science comme dans la pensée, reconnaître et honorer un maître apte à dégager des brumes les vérités nouvelles, à tirer l'ordre du désordre, l'harmonie du chaos des volontés, celui-là manque d'un sens essentiel : *le sens des supériorités*.

Je le dis pour tous, et surtout pour les jeunes. Quand on est jeune, ce qui est le plus nécessaire, c'est de pouvoir élever son âme à l'admiration de ceux qui sont grands. Quand il n'y en a pas parmi les vivants, il faut les chercher parmi les morts. La plante a besoin de soleil, la jeunesse a besoin du rayon pur et chaud de l'admiration. Malheur à l'esprit caustique sur qui toute grandeur fait une impression ironique, qui, devant tout ce qui est lumineux, éprouve le besoin de le ternir, et ne s'attache à ce qui est élevé, que pour le rabaisser au niveau de la poussière ! Malheur à cet esprit-là, il provoque la dénutrition morale, et conduit au rachitisme spirituel ! Par la faculté d'admirer, au contraire, vous puisiez aux sources profondes, vous vous mettez en contact avec les forces élémentaires qui tonifient et régénèrent.

L'artiste qui ne comprend pas les grands artistes, qui, d'un pinceau tremblant, ne se dit pas : jamais je n'égalerai ce maître ; le poète

satisfait des productions de sa jeunesse, qui n'a pas été découragé par l'admiration pour quelque prodigieux créateur de beauté ; tous ceux qui n'ont pas été humiliés en eux-mêmes, et navrés de leur insuffisance devant les chefs-d'œuvre immortels, ne sont que des incurables de la médiocrité.

Savoir reconnaître les supériorités, c'est avoir en soi le germe des grandeurs, c'est être capable, un jour, de franchir quelques-uns des degrés qui vous en séparent et, peut-être, de les atteindre.

Le peuple qui se laisse aller à envier les supériorités et à les dénigrer ; le peuple qui s'organise en une fabrique où aujourd'hui se lancent des personnalités acclamées comme des fétiches pour, le lendemain, être démolies sans plus de raison, ce peuple-là s'arrache les entrailles, et s'ouvre le cerveau, pour les fouler aux pieds sur les places publiques.

Il faut à un pays, à une démocratie surtout,

la faculté de reconnaître les supériorités et de marcher derrière les chefs ; c'est la condition de son progrès.

Cette autorité-là, celle des meilleurs, on peut bien dire qu'elle vient de Dieu. Mieux nous la reconnaissons, et plus aussi nous travaillons à la supériorité publique et à la solidarité de tous les éléments de la nation.

LA DISCIPLINE

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LA DISCIPLINE

Il arrive souvent que l'on aime les choses qui vous font du bien. On met dans l'attachement pour elles, je ne sais quelle reconnaissance qui provient du réconfort qu'on y a trouvé. Mais la discipline, peu d'hommes l'aiment, alors que tous en ont besoin et qu'elle fait du bien à tous. On ne l'aime pas, on ne l'a jamais aimée.

A certaines époques, après de dures expériences et des leçons chèrement payées, on finit par s'en accommoder : Mariage de raison. Présentement, un peu partout, la discipline a cessé de plaire. Même pour des motifs de sagesse, on n'est pas encore parvenu à se réconcilier avec elle. Cela viendra, peut-être. La discipline gagne à être connue, semblable, en cela, à certains hommes, à l'extérieur fruste, au cœur d'or.

Parlons donc d'elle. Et tout d'abord, nous entrerons en matière par une réflexion sur les forces lâchées et les forces coordonnées.

Rien n'éclaire mieux l'esprit que des comparaisons. Tout le monde connaît, en physique, les forces plus ou moins livrées à elles-mêmes : les torrents qui descendent de la montagne, les vapeurs qui se développent sous le ciel, dans une atmosphère libre. Quelque puissant que soit un torrent, sa force, chacun le sait, est décuplée, lorsque vous l'emprisonnez dans une turbine. On sait aussi que les vapeurs, si légères, si peu consistantes, deviennent formidables, lorsque vous parvenez à les enfermer et à les concentrer.

Ces forces naturelles sont une image exacte des nôtres. Les plus belles forces humaines peuvent s'élancer à travers la vie, comme les torrents à travers les montagnes, donnant simplement le spectacle de leur développement tantôt

gracieux, tantôt puissant, mais ne parvenant pas à fournir un travail régulier. Il est des hommes qui sont descendus la pente de leurs jours, en cascades superbes, jetant l'écume de leurs vagues sur les deux rives. Au matin, il ont offert la vue merveilleuse d'un effort puissant, mais arrivés vers la vieillesse, exténués, il sont morts, sans avoir rien laissé derrière eux que le souvenir d'un brillant feu d'artifice. Pas de production féconde.

Nous en voyons qui dépensent follement leur vigueur, comme siffle, à tout propos, une locomotive qui ne travaille pas et perd sa vapeur en démonstrations.

Ils font ainsi, de leur jeunesse, une large fantasia dans la joie, la vigueur, les distractions et même, s'il leur plaît, dans les travaux, mais tout cela n'est pas coordonné. Ils n'ont pas la volonté nécessaire pour imiter la machine disciplinée qui s'attelle au train et, ramassant sa vapeur, acquiert la formidable puissance d'en-

traîner des poids mille fois plus lourds qu'elle.

L'homme, pour arriver à son maximum d'énergie et ne pas perdre sa vie, a besoin de coordonner ses mouvements, d'aboutir à une règle, et de la pratiquer. Tout le lui enseigne, et cette grande nature qui, autour de nous, multiplie ses leçons de choses, et l'histoire des sociétés, les destinées des peuples et des individus. Quiconque n'a pas de règle, gaspille son existence.

Je comparerai maintenant l'homme, à ses débuts, au minerai noble contenant des métaux précieux. Pour extraire de ce minerai, le métal qu'il contient, il faut d'abord le traiter par le feu purificateur. Les meilleurs minerais ont en eux des matières viles. Les scories doivent être enlevées, et isolées de ce qui est le véritable métal. Nous sommes donc ici, dès les premiers pas, en présence de ce qu'on appelle la discipline sévère, la discipline qui travaille par un effort plutôt douloureux, car ce n'est pas

chose agréable que d'être dans la fournaise. Lorsqu'on est parvenu, à nous débarrasser des impuretés, vient le moment de forger les caractères, comme on forge le fer, et de les tremper, comme on trempe l'acier. Cela encore est plutôt de la sévérité. Chacun sait ce que c'est qu'une lame de Tolède, un bon couteau de Langres, quelle différence il y a entre les métaux, avec quel soin il faut les traiter, pour leur donner toutes leurs qualités, et chacun sentira très bien ce que nous voulons dire ici.

Il y a des hommes dont le caractère contient des pailles : au premier effort ils cassent. Il y en a, dont le métal est mêlé de charbon : on ne peut pas s'y fier ; à un certain moment, sous la pression du malheur, de la volupté, des volontés étrangères, leur fonte se brise. Il y a au contraire des hommes au caractère trempé. L'acier en est reluisant, ne rouille, ni ne casse ; ils le maintiennent net de poussière. Voilà où il faut arriver par la discipline.

Mais toute discipline n'est qu'une carapace sans âme, si derrière elle ne se cache la justice, l'intelligence et la bonté. Il faut que l'ouvrier qui se mêle de forger le fer de nos caractères, soit en même temps rempli d'amour pour la nature humaine. S'il arrive à nous avec sévérité, oppose à nos velléités désordonnées le veto impassible d'une volonté qui traduit le veto même des lois supérieures, il est nécessaire qu'à l'arrière plan de son action éducatrice sur nous, il y ait de l'amour, de la tendresse, de la bonté. Il faut qu'il nous comprenne, vive de notre vie, soit chair de notre chair. La discipline bien inspirée peut résumer ainsi ses intentions à notre endroit : Je t'aime ; je sais la vie que tu ne connais pas ; je te veux juste, tendre et fort, et pour tout cela, je te suis sévère.

Si la discipline a un côté rude et plutôt négatif, représenté par la défense, l'opposition, la coercition, elle a aussi un côté par où elle est encourageante, évocatrice, créatrice d'initia-

tive. Tout ce qui est bon en nous est par elle couvé, chauffé, porté à son maximum. Comme les rayons du soleil, au printemps, caressent la terre et la font sortir de son long sommeil en fondant ses glaces, la bonté des éducateurs forts, capable de comprendre les âmes et de les diriger, éveille en elles ce qu'il y a de meilleur. Elle fait surgir de chacun ce qu'il s'y trouve de noble, de viril et d'héroïque. Elle n'est pas faite pour anéantir nos volontés, mais pour nous aider à lutter. Elle nous entraîne contre le mal et pour le bien. Elle frappe sur l'épaule du chevalier qui dort en chacun de nous, et l'arme pour les grands combats, les actions généreuses. Elle lui apprend à ne se négliger en rien, à supporter la fatigue, à savoir souffrir, à se refuser beaucoup de choses qu'il aimerait. Et tout cela, toujours pour la même raison, afin qu'il soit prêt, au moment voulu, à se jeter tout entier dans l'action, et à payer sa dette d'homme ; afin qu'il ne soit pas surpris

comme un débiteur insolvable, aux jours des grandes échéances de la vie, lorsqu'il s'agit d'y aller de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute sa personne.

La discipline est sévère, mais c'est l'amie de l'homme, c'est sa vie. Sans elle, nul ne peut grandir ni réaliser les germes qui sont en lui.

Pourquoi donc toutes ces objections qui s'élèvent contre elle ; pourquoi ce discrédit, non point seulement dans les esprits indociles, fantasques, brouillons, mais devant la raison et la justice ? pourquoi ces restrictions, voire même ces protestations ? Je vais vous le dire.

Il y a, il y a toujours eu une discipline qui est du meurtre, si l'autre est la vie. Il y a une discipline qui étouffe, si la vraie discipline couve et suggestionne pour l'épanouissement. Il y a une discipline qui est une vaste conspiration contre la liberté des âmes ; une discipline qui est une préméditation d'enrégimenter les nouveaux venus dans les cadres où s'agit, non

pas l'idéal humain généreux auquel on peut tout sacrifier et derrière lequel, sous le même drapeau, peuvent toujours marcher les nouvelles générations, mais où s'agitent les passions humaines, les intérêts vils, le fanatisme. Les vieux ayant pour sagesse la ruse et les calculs; les vieux, blanchis non pas sous le harnais des grands combats pour la bonne cause, mais sous le bât de la fourberie; les vieux qui ont éteint en eux tout idéal et seulement gardé le culte de la force et de l'astuce, ont inventé cette discipline pour leurs successeurs. Premiers occupants de la terre, ils considèrent les nouveaux arrivés, les jeunes cœurs, les têtes bouclées, les poitrines remplies d'enthousiasme, comme une proie dont il faut se saisir, une pâte qu'il faut pétrir, afin que tout serve leurs intérêts. C'est ainsi que nous avons connu ces grands laminoirs d'esprit, imbus des traditions les plus mauvaises où, dès le commencement de la vie, on émascule les

volontés, énerve les résistances des caractères, réduit ce qu'on appelle les mauvaises têtes et qui sont quelquefois des têtes de héros en herbe, l'abri des plus rares vertus, des plus belles énergies. Ainsi l'on broie, sous le rouleau, les cailloux récalcitrants, pour les mettre au niveau de la chaussée.

Nous avons connu des Eglises, étouffoirs d'âmes. La justice, la liberté, l'amour, tout ce qui vit dans le cœur des hommes, et veut fleurir et verdir, s'y trouvait enfermé sous une chape de plomb, dans une atmosphère de sépulcre. On fait de la nuit pour entretenir la mort.

Nous avons connu des écoles dans lesquelles l'enfant était saisi et traité par de sinistres pédagogues, semblables à ces tondeurs de petits chiens, qui coupent les oreilles, tranchent les queues, afin de les ramener à quelques types officiels et lamentables.

C'est la vieille grimace de la discipline, la

discipline ennemie, disons le mot, la tyrannie, contre laquelle il faut lever tous les étendards de toutes les révoltes.

Ce qu'il y a de meilleur dans chacun se soulève contre une pareille tentative de réduire l'humanité à rien et d'annihiler les générations nouvelles. On doit flétrir cette discipline, secouer son joug, faire tomber ses geôles, détruire ses citadelles. On doit la traiter par l'épée, la poudre, la dynamite, lâcher contre elle toutes les forces réunies de l'âme humaine, parce que l'Eternel veut qu'on respecte son œuvre, et que le Dieu vivant est pour la liberté.

Mais pour éviter le gouffre de Charybde, tomberons-nous dans le gouffre de Scylla? Pour éviter cette discipline qui est une grimace, tomberons-nous dans la grimace contraire, l'absence de tout frein, de toute loi, de toute contrainte? Nous laisserons-nous glisser vers le vide et le néant?

Il y a parmi nous trop de relâchement sur trop de points. Je n'en citerai que quelques-uns. Et je choisirai mes preuves du côté où peut-être on s'y attend le moins. Voici, par exemple, certaines règles qui paraissent puériles, dont l'ensemble se rapporte à la sociabilité et qu'il est convenu d'appeler la politesse. Certes, il y a une politesse cérémonieuse, qui peut enrayer et empêcher la sociabilité, il y a une politesse qui réduit l'homme à l'état d'hypocrite ou de ridicule mannequin. Mais ne pensez-vous pas que l'homme gagne à être bien élevé, à tous les âges et à toutes les époques de l'humanité ? Pour ne pas être esclaves de certaines formes, maintenant caduques, devons-nous ne plus avoir de formes du tout, et ne maintenir aucune distance entre les parents et les enfants, les supérieurs et les inférieurs ? N'y aura-t-il plus ni politesse des pères ni politesse des fils, ni politesse des maîtres, ni politesse des serviteurs, ni politesse des écoliers,

ni politesse des professeurs ? Du premier jusqu'au dernier manquerons-nous d'égards, les uns aux autres ? Non la politesse n'est pas d'un temps, mais de tous les temps ; elle n'est pas une vertu, mais tout un bouquet de vertus, et réunit, sous une forme modeste, quelques-unes des choses les plus humaines et les plus désirables ? Il faut tenir à ces formes extérieures de la vie qui ont bien plus d'importance qu'on ne croit. Trouvez-en de nouvelles. Faites-nous la surprise de politesses inédites, inventez des procédés neufs d'être aimable ; rencontrez-vous avec des démonstrations d'humanité, de solidarité, de bonté, de bienveillance mutuelle qui soient d'accord avec les mœurs de ce temps et avec vos intentions, mais ne vous en privez pas, sous prétexte de progrès. Il faudra toujours de la politesse, quelles que soient les transformations du monde.

Voici maintenant, dans un ordre d'idées tout différent, des règles qui aident à sauvegarder et à tenir propre la conduite. Il y a une certaine retenue, une certaine décence qui est comme la haie autour du jardin. Elle peut être fleurie, mais n'en garantit pas moins les parterres, et si vous voulez les franchir, elle vous pique.

Je pense aux précautions à observer pour sauvegarder la pudeur, et bonnes à suivre par les jeunes comme par les vieux. Pourquoi y a-t-il du relâchement sur ce point, aujourd'hui? Pourquoi des paroles qui n'auraient jamais été prononcées en société, il y a quelques dizaines d'années, le sont-elles maintenant? Pourquoi des jeunes gens et quelquefois, hélas, des jeunes filles, lisent-ils des livres qui feraient rougir des singes? Pourquoi? Est-ce que, pour n'être point collet monté, on devient nécessairement débraillé? Je ne le crois pas. Il y a un art en toutes choses, et il y a, en toutes choses, une mesure dont on ne s'écarte jamais impunément.

Puisque nous parlons d'art, qu'il nous serve d'exemple. S'il y a un art pédant, ennuyeux, soporifique, des règles esthétiques tellement fastidieuses qu'on les fuit avec raison, pensez-vous qu'il puisse jamais y avoir un art sans règles, une musique, une poésie, une peinture sans lois? Est-ce que vous ne sentez pas que la veulerie nous guette? Nous tombons dans le flou, en dehors de tout dessin, de toute ligne et de toute beauté vraie? Tous les excès sont mauvais. Cet excès de sans gêne à travers la conduite, la littérature et les arts n'est plus de la liberté, c'est de l'ignorance, du désordre, de l'aventure, de la pire aventure.

Nous pouvons réfléchir fructueusement à ces deux grimaces, dont l'une représente la fausse discipline qui tue, et l'autre la fausse liberté qui stérilise. Ces deux pestes se valent.

L'homme a besoin d'une règle de vie. Il en a besoin, d'abord, quand il ne réfléchit pas encore et que les autres réfléchissent pour lui. Il

en a besoin, quand il n'est encore qu'un bon petit paquet chaud couché dans un berceau, et que son père et sa mère admirent son museau rose. Il en a besoin, surtout, quand il est le premier, et que ses parents sont comme étourdis par la nouveauté de leur tendresse. Il faut que ces deux jeunes ancêtres comprennent que, pour aimer bien leur rejeton, ils doivent lui être sévères. S'il crie, qu'ils le laissent crier, non seulement parce que cela lui développera la poitrine, mais aussi parce que cela lui apprendra à vivre, à attendre, et au surplus à se rendre compte que crier n'est pas un moyen de se faire servir. Si vous voulez que vos enfants soient heureux, ne les gâtez pas, surtout quand ils sont nourrissons. C'est le moment où vous pouvez leur donner, avec un minimum de frais, un maximum de bons plis pour l'avenir. L'homme qui n'est pas trop difficile, ni exigeant pour la vie, et qui compte, pour s'avancer, sur l'effort personnel et l'endu-

rance, plutôt que sur les vociférations, a généralement reçu de son père ou de sa mère, tout au matin, quelques précoces leçons excellemment combinées au lait qu'il a bu. Ces leçons lui constituent un trésor où il puise, tout le long de sa carrière.

Nous avons besoin que les autres pensent pour nous, quand nous ne savons pas penser encore. Que ceux qui connaissent la vie nous la montrent et nous donnent des renseignements, des cartes pour éviter les écueils sur lesquels nous pourrions étourdiment nous lancer.

Il nous faut même des consignes, des ordres, dont nous ne pouvons encore apprécier la portée, faute d'intelligence.

Non seulement l'éducation doit commencer avant que commence la réflexion personnelle, et pour y suppléer; mais plus tard, nous aurons besoin de quelque chose qui remplacera la sagesse absente, dans les mo-

ments d'éclipse. Les plus sages ne le sont pas toujours. Nous sommes tous un peu intermittents.

Il y a des jours où l'on est d'une sagesse étonnante, surtout quand il s'agit de donner des conseils aux autres. Lumineuse devant nous s'étend la vie ; nous en montrons les avenues, nous en expliquons les chemins, nous comprenons toutes choses. Mais à d'autres moments, on a des brouillards dans l'esprit. Incertain de sa route, on ne voit point les horizons lointains. On prend les hommes pour des buissons. C'est alors qu'il faut avoir une bonne règle de vie, pour remédier à la lumière absente. On se félicite de posséder un bâton fidèle, pour tâtonner dans le brouillard, trouver son chemin et ne pas être réduit à tomber misérablement. Les yeux ne servent à rien, la lumière n'étant pas là. La règle, la discipline, voilà, aux heures noires, le bâton et la béquille des volontés.

Ce que nous avons voulu, hier, lorsque nous étions forts, nous soutient, aujourd'hui, quand nous sommes faibles. Ce que nous avons vu, hier, quand nos yeux étaient pleins de clarté nous éclaire, aujourd'hui, que nos yeux sont pleins d'ombre. Les provisions faites en ce bel été où fleurissait en nous l'équilibre, nous servent encore en automne, lorsqu'il semble que s'établit la disette, et en hiver, lorsque plus rien ne pousse. Nous avons besoin d'une règle, non seulement pour ramasser toutes nos forces, mais pour l'opposer à toutes nos faiblesses.

Savez-vous ce que c'est encore qu'une règle ? C'est ce petit soldat que rencontra un jour Napoléon le Grand. Voulant passer sur un chemin sur lequel il était défendu d'aller, le petit soldat l'apostropha : « On ne passe pas, et quand bien même vous seriez le petit caporal, on ne passe pas ! » Voilà ce que c'est qu'une règle. En pleine lumière, en pleine possession

de vous-même, sachant que tout homme est faillible, qu'il arrive des heures où tout caractère vacille, vous mettez un planton à un certain endroit, vous faites un règlement, vous vous faites une consigne. Le jour où la folie s'est emparée de vous, où vous ne savez pas très bien ce que vous faites, le planton est là qui vous dit : « on ne passe pas ! » Il vous réveille, vous le voyez, vous comprenez et vous êtes sauvé.

Il ne faut pas, sans doute, être fétichiste, mais il ne faut pas non plus être une trop forte tête. Les trop fortes têtes veulent tout faire par la seule réflexion. C'est très dangereux. Il n'y a rien dans le monde avec quoi on puisse tout faire. Il n'y a pas de remède qui guérisse toutes les maladies. Il n'y a pas de clé qui ouvre toutes les serrures. Aucun passe-partout n'est vraiment un passe-partout, c'est une sorte de prétention à passer partout, mais ce n'est pas un passe-partout. Ne croyez pas les fortes

têtes qui viennent vous dire : « il faut toujours de la réflexion. Avant de donner un ordre à un enfant, il faut lui expliquer pourquoi ». Mais si cet enfant est un nourrisson qui ne comprend pas le langage ? S'il faut lui donner des ordres dont il ne comprend pas le but ? Si vous n'avez pas le temps de lui expliquer ? Il y a des situations dans lesquelles, si l'on n'obéit pas immédiatement, il est trop tard après.

Sur les rails où allait passer l'express, l'enfant d'un aiguilleur courait à la rencontre de son père, sans connaître le terrible danger qui fondait sur lui. Le père, terrifié, mais ne pouvant quitter son aiguille, sans compromettre la vie de beaucoup de monde, se contenta de crier : « Couche toi par terre ! » L'enfant se coucha, comme mu par un ressort. S'il avait dit seulement : pourquoi papa ? il était mort. Le train, avec son fracas de tonnerre, passa sur lui, et le petit se releva sain et sauf. Le miracle qui l'avait sauvé était la bonne discipline. En

voilà un qui obéissait à papa, sans demander pourquoi. Je suis sûr qu'après cela, le papa s'essuyant les larmes, le prit sur ses genoux et lui donna toutes les explications.

Il ne faut donc pas être une trop forte tête en demandant tout aux raisonnements, et aux explications. Souvent le raisonnement ne fonctionne pas. Il y a au surplus des choses qu'on ne peut pas expliquer et qu'il faut ordonner tout de même. Les habitudes ne sont pas toutes de vieilles routines inintelligentes qu'il faut exterminer de la vie. Il y a de bonnes habitudes, nées de la plus haute sagesse et de la plus grande réflexion et qui, à de certains moments, nous tiennent lieu de sagesse et de réflexion. Il faut les garder et en contracter de nouvelles. Toutes les folies augmentent, et c'est le moment où l'on nous propose de supprimer les garde-fous ? Il n'y en aura jamais trop. En résumé : La discipline au front sévère est notre meilleure amie. Prenons la pour compagne de

nos jours, et ne nous en séparons jamais.

Vous me demanderez ce que devient alors la liberté ? C'est ce que nous allons voir.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LA LIBERTÉ



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LA LIBERTÉ

J'ai bien le sentiment que maintenant nous entrons au sanctuaire, au cœur même du sujet vers lequel converge tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Personne ne pourra nous reprocher d'avoir méprisé ou négligé les moindres précautions extérieures à prendre par un homme, pour arriver à la vie juste. Nous sommes loin de penser médiocrement des détails les plus humbles, lorsqu'il s'agit, par ces détails, de forger un caractère, de former une volonté. Mais honneur à la vérité ! Les règlements, les disciplines et les observances ne sont que le chemin. Tout cela n'est que le commencement, le rudiment, et doit mener plus loin. Il faut en partir, non s'y installer. Autrement, on resterait éternellement un apprenti. On demeurerait un esclave de la lettre des commandements, sans émerger jusqu'à leur esprit.

La loi commence par s'approcher de nous, comme une volonté qui s'impose, comme la traduction des réalités qui sont au-dessus de nous. Mais, souvent, dans cette première phase, il y a opposition entre l'ordre reçu et nos aspirations. La loi nous apparaît comme un obstacle. A l'entrée de l'avenue souriante, sur laquelle nous voudrions marcher, elle lève son glaive et nous dit : Halte-là ! Alors que nous voudrions nous asseoir en paix ou nous coucher pour dormir, elle intervient, nous secouant, nous flagellant, nous aiguillonnant.

Il y a donc au début, dans la loi, une force qui nous assaille et même nous combat, et c'est bon ainsi. Il faut passer par ce joug. Toutefois cela ne suffit pas. Nous n'en sommes encore qu'à la porte étroite qui mène à la vie ; mais ce n'est pas la vie.

La loi est impuissante à créer le bien, si le bien n'a pas d'intelligences dans la place. La loi la plus vigilante, aurait-elle des yeux par

centaines, ne peut jamais surveiller assez ceux qui ne se surveillent par eux-mêmes. Ni individu, ni foule, ni nation ne peuvent être surveillés par assez de gendarmes, de contrôleurs, d'inspecteurs, s'ils ne se contrôlent et ne s'inspectent eux-mêmes, tout d'abord. On garderait plus facilement un troupeau de brebis folles, sur la bruyère, n'étant qu'un seul berger, qu'on ne parviendrait à tenir en respect tous les instincts déchaînés de la nature humaine, en les réglementant du dehors.

A la rigueur, admettons que cette surveillance soit possible, que l'on puisse calfeutrer toutes les entrées de l'ennemi, empêcher tous les actes mauvais. On aurait créé une société de gens qui ne font pas le mal, mais aimeraient-ils le bien ? Leur moralité serait celle des voleurs qui n'ont jamais volé, faute d'occasion ; des meurtriers qui n'ont jamais pu tuer ; des corps restés vierges, par nécessité, mais n'en renfermant pas moins des âmes flétries de

mauvaises pensées. Ce serait, dans le meilleur des cas, une moralité passive. En modelant et pétrissant la pâte des volontés, vous auriez entraîné à des actes mécaniques une multitude de gens remuant sous votre commandement, automates de la morale. Vous les feriez, à volonté plier, marcher, avancer, reculer. Il seraient corrects, mais n'auraient jamais connu la profondeur du bien.

Tant que la loi ne reste qu'extérieure, elle est vaine. Il faut une création intérieure pour que le bien soit réalisé. La loi est d'essence divine. Mais elle ne produit son effet total, que le jour où elle rencontre dans nos cœurs une autre essence divine. Il faut que Dieu rencontre Dieu ; la réalité, la réalité. Il faut que la justice et le cœur s'épousent l'un l'autre. Le bien qui d'abord arrive à nous avec un geste impérieux, finit par trouver dans l'âme un écho ; notre volonté s'associe à la grande volonté qui veut que la justice soit. Si ceci n'arrive, la vertu

n'est qu'un vernis ; c'est de la propreté de surface, de la décence, mais non pas la puissance heureuse et créatrice jaillissant de source. Ce n'est pas la poussée par laquelle s'enfante la liberté.

Quand la loi, en son évolution normale, d'un commandement extérieur est devenue une loi intérieure, une volonté émanant de notre propre fond, il y a unanimité entre elle et le meilleur de nous-mêmes. Nous sommes nés à la vie supérieure. La renaissance, qui vient de l'esprit de Dieu, a eu lieu en nous, et nous faisons le bien, non plus parce que nous craignons, non plus même parce que nous subissons l'entraînement, ni parce qu'un chef nous électrise, mais parce qu'une source s'est ouverte en nous, la source des richesses immenses, des puissances sans fin.

Ici la loi se confond avec la liberté. Déjà en elle-même, l'obéissance est le chemin de la liberté. La liberté, ce n'est pas le caprice ; la

liberté, ce n'est pas le débordement d'une volonté déchaînée qui ne veut obéir qu'à ses propres suggestions ; la liberté, ce n'est pas cet individualisme exagéré, par lequel un être prétend n'en faire qu'à sa guise. La liberté, c'est le jeu normal et régulier, dans un équilibre supérieur de toutes les puissances mises en nous ; la liberté, c'est l'organisation d'un régime d'harmonie, où rien dans l'homme n'est mutilé, où justice est rendue à tout ce qui est légitime, où aucune partie de nous-même n'est traitée en paria, où la noblesse et l'égalité de tout ce que Dieu a réuni en nous est hautement affirmée. La liberté, c'est surtout, pour l'homme, son affranchissement des instincts inférieurs, toujours prêts à le réduire en servitude.

Il plane, sur la vie et la destinée des hommes, une nécessité à laquelle personne n'échappe, c'est la nécessité de toujours plier devant un gouvernement quelconque avec lequel on finit par s'identifier.

Pliez devant le mal, soyez aux ordres de vos appétits, ils vous emporteront. Vous aurez attelé à votre char quelque bête immonde qui vous entraînera vers l'abîme.

Au contraire, obéissez aux injonctions qui s'adressent à votre nature supérieure, tentez seulement de loin quelque chose qui réveille en vous la créature divine, celle qui comprend la parole : « Sois parfait comme ton Père est parfait », et vous sentirez une force inconnue pénétrer votre être et vous soulever. Mais ce ne sera plus la bête, avec sa puissance du mal et de destruction, qui vous entraînera. Ce seront les ailes de l'Esprit. Vivifié par les souffles d'en haut, vous obéirez encore, mais dans l'affranchissement, dans la liberté. Vous vivrez de la vie pour laquelle vous êtes fait, et vous l'aimerez pour sa beauté. La liberté, c'est l'obéissance dans l'amour.

J'ai entendu, un jour, prononcer une parole terrible. Les provinces dont, avec beaucoup

d'autres ici je suis l'enfant, et dans lesquelles mon âme est restée enracinée, avaient été violemment séparées de la mère-patrie, par le droit de la guerre. On entendit alors prononcer par le vainqueur une formule que, dans la suite, on a souvent répétée : « Ce n'est pas de l'amour que nous demandons, c'est de l'obéissance ».

De l'obéissance sans amour, de l'obéissance sans intérêt ni sympathie, qu'est-ce donc? C'est l'obéissance de la bête fauve, lorsque le belluaire est entré dans la cage, le fouet levé; c'est l'obéissance rugissante, qui recule pour mieux bondir sur son maître; c'est l'obéissance des esclaves, l'obéissance de la haine. Lentement elle amasse, dans les cœurs, les rancunes sourdes, matières inflammables, explosifs qui attendent leur heure. Et quand, enfin, la mesure est trop pleine, la tyrannie vole en éclats, sous l'effort intérieur.

Depuis que le monde est monde, depuis que se meut dans la réalité l'homme, cet être

merveilleux au cœur de qui Dieu a construit la citadelle la plus indépendante et la plus inexpugnable, il n'y a jamais eu de véritable obéissance sans amour.

Pour obéir vraiment, moralement, il faut d'abord avoir aimé. Mais une fois qu'on obéit en aimant, on obéit dans la liberté. Voilà le secret qu'ignorent tant d'hommes, tant d'enfants, tant de nos contemporains. Le chemin de la liberté, de cette liberté dont on parle sans la connaître, c'est la bonté, c'est la tendresse, l'intérêt puissant pour les hommes, l'admiration pour tout ce qui est grand, beau, juste. Un homme libre, c'est un homme déployant ses forces au soleil du bien, et grandissant dans cette atmosphère favorable, comme une plante qui prend au sol profond son suc et à l'éther sa nourriture lumineuse.

« Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ».

Toutes les tares des hommes, leurs crimes,

leurs vilenies, les faiblesses dont nous rougissons, les déficits des caractères, viennent de trop peu aimer ou de mal aimer. Sans amour, la plus belle morale, les commandements les meilleurs, les sociétés les mieux organisées à coups de lois et de décrets, ressemblent à un beau vaisseau merveilleusement combiné et construit par le génie humain, mais à qui, en plein océan, manquerait la force motrice. Toute sa magnifique organisation ne servirait qu'à mieux faire ressortir son impuissance.

Nos misères, nos faillites viennent de ce que nous ne savons pas aimer. La loi n'est pas devenue intérieure. Il faut qu'elle le devienne sous peine de mort spirituelle. A travers l'éducation publique et familiale, à travers la docilité volontaire, vers la liberté dans l'amour, voilà le programme de la grande vie ! Tout est là, la clé de l'avenir, le secret des œuvres fécondes. Le Christ a dit : « Sans moi, vous ne pourrez rien faire. » Etant l'image de Dieu et Dieu étant

amour, c'est comme s'il avait dit : sans amour vous ne serez rien. Et saint Paul lui a fait écho en disant : « Si je n'ai pas d'amour, je ne suis qu'un airain sonore et une cymbale qui retentit ».

Pendant que je vous parlais, de quels souvenirs s'emplissaient vos mémoires ? Ne vous-a-t-il pas semblé que ces pensées venaient du fond des âges ? Ce sont en effet des vérités vieilles comme le monde.

Les vieux philosophes déjà les proclamaient. Ils savaient très bien qu'entre les plus beaux préceptes et la vie, il pouvait y avoir un abîme et que, faute d'amour, une société peut mourir, en ayant des principes étincelants.

Le prophète de l'Ancien Testament le savait aussi, lorsque, se promenant attristé à travers le peuple qui « adorait Dieu du bout des lèvres, et dont le cœur était loin de lui », il mesurait toute la distance qui existe entre la religion stérile et formaliste et le don joyeux de soi-même.

Le Christ a mis toute sa vie, Saint Paul, toute sa dialectique, pour donner du relief à cette vérité. Rien n'est fait, tant que ce centre là n'est pas conquis. Tout le reste est inutile, tant que l'on n'est pas arrivé à créer l'homme nouveau dont le ressort intime est l'amour. Nos vertus mêmes sont des vices brillants, lorsque le fond n'a pas changé, lorsque nous n'avons pas subi la conversion de notre âme inférieure, rivale et concurrente des autres, à notre âme supérieure, sœur passionnée de toutes les créatures. La liberté intérieure, une fois conquise, c'est le respect de la liberté extérieure, c'est le souci de la liberté des autres. Tant que l'homme demeure dans les ténèbres, il est esclave ou tyran. Les deux se valent et n'ont qu'une même âme. Vous êtes, quelle que soit votre situation, l'oppresseur de votre frère, si vous avez cette âme-là. L'inférieur, par elle, est assez puissant pour défier son supérieur, et le supérieur y puise le triste courage de

peser de tout son poids sur l'inférieur. Avec cette âme-là les enfants sont les ennemis des parents, les parents les ennemis des enfants, ensemble ils détruisent la famille. L'homme, partout, est un loup pour l'homme. Il ne peut admettre que l'autre existe, ni qu'il ait des droits. Sa liberté est la négation de la liberté des autres. La liberté, c'est lui.

Quand on a connu l'amour, la tendresse du Maître, l'immense et douloureux intérêt divin qui est penché sur les hommes ; quand on a été inoculé de cet amour, qui veille dans les nuits et brille dans les soleils, caresse les fleurs sur les collines, les boucles des enfants dans leurs berceaux, le front des morts dans leurs tombeaux ; quand on a été atteint au cœur par cet amour-là, alors, vive la liberté des autres ! Alors fleurit en nous le respect des âmes, et dans chaque homme, nous saluons Dieu.

L'homme n'est qu'un meurtrier, un menteur, un hypocrite, un oppresseur, un tyran,

un démon au petit pied, tant que son âme n'est pas sortie régénérée de ce bain fortifiant et purifiant qui s'appelle la bonté aimante, tant qu'il n'a pas émergé de ce creuset ardent où se forme en lui ce qu'il y a de bienfaisant.

Quand nous aimons, nous ne pouvons plus ni commander, ni obéir de manière à faire mal aux autres, mais nous leur obéissons d'une manière favorable, et nous commandons de la même façon. Notre action mutuelle, quelle qu'elle soit, donne le maximum de vie, de satisfaction et de bonheur à chacun.

Tant que l'homme ne voit la loi que du dehors, avec son front sourcilleux, il se dit : c'est l'ennemie ; elle est venue pour m'empêcher d'être heureux, me chasser de partout, me couper les ailes ; elle est venue pour mettre mon cœur aux fers et jeter en prison ma volonté. Mais une fois qu'il la connaît du dedans, il s'aperçoit qu'elle est tout autre. Lorsque cette paternelle sévérité qui flamboie comme un glaive, lorsque cette

tendresse sévère qui nous veut meilleurs, s'est exercée sur nous, et qu'à travers sa force et son énergie, nous avons senti sa profonde et chaude tendresse, alors tombe le masque sévère de la loi, et son sourire nous apparaît. Nous comprenons que c'est pour notre bien qu'elle nous a fait marcher à travers des chemins si âpres, vers la conquête de nous-mêmes. Nous comprenons qu'il fallait ces coups de pioche, pour détruire les obstacles amoncelés sur le chemin, ces coups de marteau, pour faire tomber la gangue extérieure qui est sur tout diamant.

La loi est libératrice ; elle donne la joie, le bonheur. Malheur à ceux, semblables aux enfants gâtés dont toutes les volontés sont faites avant qu'elles n'aient été formulées, qui vivent par leurs caprices, ne connaissent ni frein, ni règle et gâchent leur vie. Malheur à ceux-là : ce sont des rois fainéants tombés dans l'incapacité d'être heureux, et condamnés à l'ennui perpétuel.

Heureux ceux qui connaissent la sévérité de la loi sainte et bonne. Après le rude labeur des jours, Dieu leur fait goûter, dans la rougeur du soir, dans la tendresse clémente des couchants, cette joie des laboureurs et des travailleurs qui ont bien employé les heures.

L'homme ne sait pas ce qu'il lui faut. Depuis l'enfance, il écoute une leçon, mais il l'écoute distraitemment, et il affecte de ne pas comprendre. Toutes choses sont libres dans l'obéissance. Les ailes de l'oiseau sont libres dans l'obéissance, et les pierres qui tombent, et l'eau qui coule, et la fleur qui s'ouvre au matin, et le printemps qui éclot et, par les cieux immenses, les corps qui roulent au-dessus de nos têtes sont libres, dans l'obéissance. L'homme contemple ces choses, et ne les voit pas : il voudrait être libre dans le désordre. Aveuglement prodigieux !

La liberté, c'est l'être qui se déploie dans un sens conforme aux intentions éternelles indi-

quées en lui. Tout le reste n'est qu'égarément, gaspillage et démente.

Il est temps de l'apprendre, quand on est membre, comme nous, d'une démocratie. Qu'est-ce qu'un peuple échappé aux vieux régimes où commandaient les rois et les empereurs, et qui n'a pas progressé sous le régime de la loi intérieure ? Qu'est-ce qu'une société échappée à la discipline involontaire, et qui n'a pas acquis l'habitude de la discipline volontaire ? Qu'est-ce qu'un pays où la loi qui fut jadis au bout de l'index d'un homme, n'est pas inscrite et diffuse partout dans les intelligences et les cœurs ? C'est un pays mûr pour une pire tyrannie que celle d'antan.

Le vrai esprit démocratique, c'est la loi répandue dans chacun, ce sont les peuples obéissant aux magistrats, et les magistrats obéissant aux lois. Ainsi la loi bonne est dans tout et tous.

Et nous répétons le refrain impératif dont

nous voudrions remplir la terre : Il faut nous convertir !

Il faut nous convertir à la loi extérieure d'abord, à l'ordre, à la discipline, au sentiment qu'il y a des bornes contre lesquelles la tête se brise, mais qui peuvent devenir des rocs sur lesquels on bâtit sa destinée. Pour devenir des hommes, il faut commencer par être des enfants ; s'appliquer aux rudiments, aux règles rigides et parfois pédantes. On en émergera plus tard. Une fois leur rôle accompli, elles tomberont de nos esprits, comme tombent les coquilles, quand l'œuf est couvé et que l'oiseau déploie ses ailes. Il faut passer par là, c'est le commencement de toutes choses. Si vous n'avez pas passé par la loi, vous ne connaîtrez pas la liberté ; si vous n'avez pas gravé le Sinaï, vous ne connaîtrez pas le Thabor.

L'HOMME
SOLDAT ET CHEVALIER

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

L'HOMME SOLDAT ET CHEVALIER

Les préceptes les meilleurs ont quelque chose d'abstrait. En les revêtant d'une image vivante, on les fixe dans l'esprit. Je voudrais résumer, comme en une figure idéale, tout ce qui précède.

L'homme qui accepte et qui pratique la Loi sous la forme d'une discipline sévère, qui, par elle, devient fort, et acquiert le maximum de ce qu'il peut donner, c'est le soldat et le chevalier.

Ici, une remarque préalable est nécessaire. Rien d'humain n'est resté pur. A côté de la vraie forme de chaque figure, en ce qu'elle a de sympathique, de rayonnant et de noble, il y a sa grimace. La figure énergique, à la fois disciplinée, noble et pleine d'entrain du soldat et du chevalier, a été déformée dans l'histoire, de

mille façons. Citons ses odieuses caricatures, le caporalisme, le militarisme, le don-quistotisme. En vous parlant ici du soldat, nous ne pensons point au soudard, au traîneur de sabre, pour qui un peu de gloire extérieure et beaucoup de fanfaronnade sont toute la vie militaire. En vous parlant ici du chevalier, nous ne pensons pas à ces pauvres âmes égarées, malades au regard hâve, qui se nourrissent de songes creux et se ruent, tout armés, pour rompre des lances contre les moulins à vent. Le soldat et le chevalier, tels qu'ils nous apparaissent, c'est ce que l'humanité a produit de meilleur, dans sa force comme dans la modération, de plus recommandable comme modèle à suivre, si l'on veut mettre sa vie au service de la bonne cause. Rien n'égale cette double figure, et pour vous montrer que nous suivons un ordre d'idées qui n'est en aucune façon singulier, nous vous rappellerons que, de tout temps, cette haute apparition a hanté les esprits de

ceux qui voulaient l'humanité meilleure. Elle incorporait à leurs yeux un bel idéal, à la fois humain, tendre, juste, ferme et méthodique.

Les Anciens appelaient *virtus*, « virilité », la principale qualité de l'homme, c'est-à-dire cette force d'âme par laquelle on est un caractère bien organisé pour le combat de la vie. Car de tout temps l'homme, en envisageant sa destinée, l'a comparée bien plutôt à une lutte qu'à une promenade sentimentale ou contemplative. Il nous a été, de longue date, enseigné, par la dure expérience que nous sommes des soldats, que la vie est un combat pour lequel il s'agit d'être armé. On ne décrochera pas les étoiles; on ne changera pas la destinée. Depuis qu'il y a des hommes, il en est ainsi, et tant qu'il y en aura, il en sera de même. Il ne faut donc pas s'étonner si, pour représenter ce qu'il y a de plus fortement humain, dans l'antiquité profane ou religieuse, on a choisi le type du combattant.

Le Christ, certes, ne peut pas être suspect de militarisme, a d'adoration pour la force brutale. Il s'est pourtant servi maintes fois de comparaisons militaires, pour prêcher sa doctrine. Sentant quelle combativité il fallait avoir pour être vraiment bon, combien il fallait lutter pour être juste, il a dit : « *Je suis venu apporter le glaive* ». Il a dit à l'homme : « Veille ; ceins tes reins, suis-moi ! ». Comme un chef qui marche le premier, et de sa grande âme pleine de feu électrise et enflamme les autres, il s'est senti un capitaine dans le bon combat. Il a mis au cœur de tous ceux qui l'ont aimé, je ne sais quoi de martial et de décidé, tout en y mettant en même temps cette veine fraternelle et pacifique qui caractérise l'Evangile.

Depuis des siècles, des millions d'hommes, par lui armés chevaliers, ont campé sous la tente, marché dans la simplicité, le sacrifice, la pauvreté, combattant pour l'avenir, au milieu

des ténèbres, des obstacles, des tares de la vie présente. Afin de préparer la cité supérieure et clément, en pleine fureur des antagonismes, ils se sont faits à la fois constructeurs et combattants. Pareils à ceux qui rebâtissaient les murailles de Jérusalem, sous les yeux des ennemis, ils ont appris à manier la lance d'une main, et la truelle de l'autre.

Nous voilà donc en bonne compagnie, et la chose est bien entendue. Nous ne vous proposons pas un idéal brillant, avec panaches et parades. Nous vous proposons un idéal austère, dépouillé de tout vain éclat, mais solide. Nous vous proposons de laïciser les vertus militaires, de transporter dans le civil ce qu'il y a de meilleur, à travers tous les âges, dans la vertu du *soldat* et celle du *chevalier*.

Du soldat, en premier lieu, nous imiterons la *simplicité*. Dans leur langage imagé, les Anciens appelaient les bagages des empêchements,

« impedimenta ». Ne trouvez-vous pas que nous avons trop de bagages ? Le soldat simplifie son bagage. Pour marcher et combattre, il faut commencer par la simplification des effets. Regardez votre vie, et regardez ses bagages. Quel encombrement ! A vrai dire, la plupart des hommes sont semblables à ces soldats de Xerxès qui venaient du fond de l'Asie pour combattre la Grèce, en traînant après eux, sur des chameaux, des chars, des ânes, des bœufs, des fardeaux innombrables, pour leur habillement, leur nourriture, leur confort, leur volupté. Les Grecs aux bagages légers leur infligèrent de sanglantes et honteuses défaites.

Nous avons trop de bagages. Dans le réel et dans l'idéal, on s'embarrasse d'une multitude de choses qui empêchent de songer à l'essentiel. Dans les maisons, on s'embarrasse de meubles, dans les écoles on multiplie les programmes, dans la pensée, on s'embrouille de systèmes. L'accessoire domine à chaque instant,

et dans toutes les situations de la vie. Que l'on naisse, ou que l'on meure ; que l'on fasse des études, voyage, ou se marie, en toute entreprise, on sent les broussailles grandir par dessus les têtes. Les vrais sentiments, les vrais intérêts ne parviennent même pas à se faire valoir. Il y a trop de bagages. Du soldat, donc, nous prendrons la simplicité, pour nos enfants et pour nous-mêmes, et nous laisserons derrière nous une foule de choses qui nous empêchent d'être des hommes et, par suite, d'être heureux.

Du soldat, nous prendrons aussi l'entraînement ; être prêt, se fortifier, se donner, par un exercice journalier, des qualités pour la lutte. La plupart des gens se laissent rouiller. Leur vie, c'est l'histoire de la rouille qui les envahit. Jeunes, ils sont nets ; à peine arrivés au milieu de la vie, ils commencent à se couvrir de rouille,

et plus tard le métal disparaît complètement. On se rouille dans le corps, les organes, les articulations, la circulation du sang, la moelle, les nerfs, les os. Et puis on se rouille dans l'esprit, dans les sentiments. Le cœur, la cervelle se rouillent à l'envi. Au bout d'un certain temps, c'est la routine, victorieuse, triomphante, qui environne les hommes et les tient complètement, comme l'oxyde enveloppe et tient le métal.

Il faut lutter contre la rouille, contre la poussière, contre l'invasion de tout ce qui nous rend moins fermes, moins éclairés. Il faut aussi lutter contre la mollesse. Avoir ses aises, n'être point dérangé, rester assis confortablement; se livrer à une occupation toujours la même, en une situation de tout repos, où point n'est besoin de se fatiguer l'esprit; se laisser suivre la route où d'autres ont déjà passé, creuser plus avant l'ornière du chemin, sans se préoccuper de la direction, voilà le désidératum peu honorable d'une masse de gens.

Il semblerait bien que la vieille histoire si mal comprise, racontée au commencement de la Bible, soit la vérité sur les intentions des hommes : Le travail c'est le malheur, et l'oisiveté le bonheur. Les heureux de ce monde, sont ceux qui n'ont rien à faire ; les malheureux, ceux qui sont obligés de travailler.

Avec cet idéal, l'humanité se corrompt. Elle met sous la terre et dans le troisième dessous l'objet de ses aspirations ; elle aspire à descendre. La nostalgie de la caverne hante son âme de troglodyte.

Réagir ou périr, voilà le dilemme qui résume un tel état de choses.

Imitons le soldat. Faisons l'exercice, remuons-nous, entraînons-nous, gardons notre poudre sèche et nos épées brillantes, pour que, si l'heure arrive de payer de notre personne, nous soyons prêts. Etre prêt ! La plupart du temps on n'ose y penser. On croit que l'ennemi va venir, parce qu'on se prépare à le recevoir.

On s'imagine qu'on va tomber malade, parce qu'on prend des précautions d'hygiène, et mourir, parce qu'on met de l'ordre dans ses affaires. Non, ceignez vos reins, soyez des hommes, regardez en face l'avenir, ne vous laissez pas de sonner, à travers la maison, la diane joyeuse du réveil. Que l'éducation ne soit pas l'entraînement à la routine et au sommeil des esprits. Mais au contraire, qu'en chacun on fomenté, couve, excite, ce qu'il y a de plus original et de plus actif, afin que nous ayons le goût de ce pain frais qu'on appelle la vie, le goût de l'initiative, de l'entreprise et de l'énergie, et non la maladie du sommeil. C'est un prodrome de mort que cet amour du repos, cette recherche de l'engourdissement. Déjà on n'ouvre plus qu'un œil pour dire : Oh laissez-moi dormir !...

Prenez garde à vous, voici l'ennemi !

Du soldat, prenons aussi la droiture. Bref, sans détour, sans circonlocution, le vrai soldat ne perd pas son temps à prononcer des paroles. Quand il dit oui, non, on sait ce que cela veut dire. Il a la parole authentique, semblable à une pièce d'or qui vaut beaucoup de billon. Il ne se multiplie pas en démonstrations : il condense.

Nous parlons beaucoup trop. On parle partout, en politique, en religion, dans les écoles. La pluie des discours ne cesse jamais ; c'est une cataracte. Il en tombe à tel point que la parole en est avilie. En famille même, on parle trop, de sorte que les enfants, pour réagir, attendent la deux-centième parole ; quand on n'en dit que deux ou trois, cela ne compte plus. C'est une chose terrible que ce crédit de la parole qui baisse. Les actions du verbe humain descendent à zéro, parce qu'on a trop multiplié les démonstrations oratoires et qu'on sent à quel point tout cela sonne creux. Soyons brefs et sérieux. Si la

moitié, la centième partie seulement de ce que nous proclamons comme juste et bon, et que nous connaissons pour tel, était par nous appliquée ; si tout cela était argent comptant, nous serions immensément riches ! Si la millième partie de ce qu'on dit dans les Chambres était vrai, et pas simplement matière à remiser dans de vieilles archives, pour loger de la poussière ; si cela contenait des étincelles de vie, des germes d'action, notre vie publique serait prospère. On se sentirait marcher, et chacun étant sur le bateau, sentirait la houle vigoureuse le porter, et le souffle du vent enfler les voiles ! Au contraire, c'est l'accalmie, du moins dans le bien, c'est l'immobilité, le marasme. La parole seule fleurit toujours. Que chacun se frappe la poitrine en ce qui le concerne !

Soyons donc brefs, et que ce que nous disons soit vrai. Que toute notre morale tienne sur la moitié d'une carte postale. Cela suffira, si c'est une consigne respectée. Le soldat est un homme

de consigne. Il a reçu sa consigne ; il y tient, il sait pourquoi. Si nous avons une consigne aussi brève que vous voudrez, mais sacrée, une vie magnifique pourrait se développer. Nous remplissons des volumes sur la manière de conduire la vie, et quand il s'agit d'en venir à la pratique, on dirait que personne ne sait à quoi s'en tenir, tant il y a de lenteur et d'hésitation. Au fond, nul ne suit sa consigne. Les uns prétendent que la morale est surtout religieuse, qu'il y faut une inspiration religieuse, qu'on a besoin de Dieu pour maintenir l'ordre du monde, et ils ont parfaitement raison. Les autres disent que la morale n'a pas besoin de la religion, que l'homme n'a qu'à bien observer sa nature, se connaître, se respecter et suivre ce que lui dicte sa conscience. Après cela, nul besoin de se préoccuper du reste. Et ceux-là aussi ont raison. Mais où ils ont tort, des deux parts, c'est lorsque les premiers, qui donnent à la morale une inspiration divine font injure à

Dieu, en n'accomplissant sous son regard aucun de ses commandements, et lorsque les autres, ceux qui disent : nous prendrons pour guide la raison et la conscience, après avoir admirablement expliqué le principe, s'en vont vivre autrement que leurs préceptes. Les uns et les autres sont infidèles à leur consigne. Qu'elle nous vienne de Dieu ou qu'elle nous vienne du fond de nous-mêmes, elle vient en somme toujours du même centre. Si nous étions fidèles, chacun à sa façon, tous marcheraient droit. Mais voilà, il n'y a pas de respect de la consigne. Ayons donc une consigne, comme en a le soldat.

Il y a ensuite une petite qualité dont on ne parle même pas quand on enseigne la morale et que, sans l'avoir toujours, possède souvent le soldat. C'est la qualité merveilleuse *d'être débrouillard*. Les uns se noient

dans un verre d'eau, d'autres sont devant des écheveaux embrouillés, et n'en sortent plus; les troisièmes sont dans des broussailles épaisses, complètement égarés. Combien se troublent, s'inquiètent, laissent tomber les bras font naufrage sur la terre ferme! Que d'accidents arrivent, là où il n'y a pas matière à accident, et qui proviennent de ce que l'homme ne sait pas se tirer d'affaire!

Débrouillard! ce n'est pas un terme à saveur sublime, ce n'est pas un mot que l'on s'attendrait à voir tomber de la bouche des prophètes ni à trouver dans le Sermon sur la Montagne ou les Epîtres de Saint Paul. Cette expression a quelque chose de tellement laïque, d'ordinaire. Elle sent son pain de ménage. Elle semble faire partie du répertoire plébéen, être issue, du terre-à-terre de la vie. Eh bien non, elle vient de très haut, sur des ailes de lumière. Saint Paul, sans se servir du vocable tel quel, a parlé de la chose: « J'ai appris à être content dans

toutes les situations où je me trouve, je sais être riche et pauvre. Par celui qui est puissant en moi, je peux toutes choses. »

Être débrouillard, quelle bénédiction ! Le petit soldat, le vrai, le soldat authentique de tous les âges et de toutes les patries, a au cœur un immense et chaleureux amour de la terre maternelle. Il l'emporte à la semelle de ses souliers. Il a pris les armes, revêtu la livrée militaire. Pour être plus fort, il est devenu l'esclave d'une consigne. Docile, soumis, obéissant jusqu'à l'abnégation, il sait, au besoin, pour unir sa force à celle des autres, devenir une simple machine qui tourne, avance ou recule. Tout cela pour le pays aimé. Il se lève de bonne heure, veille, marche, est prêt à manger de bon cœur sa maigre gamelle ; il chante et siffle sur les chemins ardu, couche sur la dure sans se plaindre, prend les choses telles qu'elles viennent et sait en saisir le bon bout. Il sourit aux jours moroses, secoue les impressions

mauvaises, sait se retourner dans les difficultés, voit clair dans la nuit, ne se laisse jamais abattre, et remonte encore le moral aux compagnons qui fléchissent. Il n'est peut-être ni décoratif, ni sculptural, mais c'est un héros.

Être débrouillard ! Que ne donnerais-je pour cette qualité ? Cela vaut plus que tout le reste. Car enfin, quelle que soit la situation dans laquelle vous vous trouvez, si vous ne perdez pas la tête, il arrive presque toujours que d'avoir été dans cette situation devient un avantage. Toutes choses concourent au bien de qui sait se débrouiller. Avez-vous derrière vous une existence très longue, pendant laquelle, à chaque instant, vous vous seriez trouvé au milieu des encombrements les plus singuliers, si vous êtes parvenu à y voir clair, à faire de l'ordre, à vous retrouver à travers les chemins enchevêtrés, votre vie est une vie magnifique, plus heureuse que celle de l'homme qui aurait passé la sienne dans un fauteuil, tran-

quille, en regardant les horizons calmes, et se serait couché chaque soir sur des succès faciles.

Tout vrai soldat se double d'un chevalier. Le soldat fournit le mécanisme du métier ; le chevalier, l'esprit. C'est un échange de bons procédés. Le soldat ne saurait se passer du chevalier, ni le chevalier du soldat.

Le chevalier a le cœur haut ; il est, par définition, généreux.

A parler de générosité, d'esprits magnanimes, de cœurs larges, qui ne cherchent pas les petites querelles, n'ont pas soif de gloire vulgaire, ne cultivent pas les bas intérêts, n'ont point d'intentions médiocres, ne trouvez-vous pas qu'on se sent attristé et en même temps réconforté ? Réconforté par l'idéal qui rayonne comme un soleil sur nos cœurs. Attristé par le souvenir de la réalité, par ce qu'on voit, touche en soi-même et autour de soi. Mais c'est une tristesse qui vient de Dieu, c'est une bonne souffrance. Il faut quelquefois

se soumettre à la douleur d'être mauvais, afin de devenir meilleur.

Saluons l'idéal, cela nous rendra capables de le suivre.

Mais vous me direz : vous nous conduisez sur des chemins très dangereux. Comment ! vous voudriez que nous-mêmes et nos enfants, nous recevions une sorte d'entraînement chevaleresque pour la générosité et la hauteur d'âme ! Mais est-ce qu'avec cela on peut avancer dans la vie ? C'est très inquiétant, ce que vous nous dites là, nous pourrions le payer cher.

Je vous dirai : De quelle vie parlez-vous ? Avancer dans la vie, oui c'est bien là le programme. Tous les vivants doivent avancer dans la vie, mais dans quelle vie ? Le singe est-il Apollon ? Est-ce que le miasme est l'air, le marécage la source ? Vous parlez de vie, mais il y a la vie des arrivistes, la vie des gens qui ne savent que calculer, des indi-

vidus qui s'inspirent justement du contraire de ce qui fait l'âme du chevalier. Il y a la vie de l'escarpe, de l'apache, remplie d'infâmes convoitises et de honteuses compromissions. Si c'est dans cette vie-là que vous voulez faire avancer vos enfants, ne leur parlez ni de soldats ni de chevaliers. Il faut prendre vos leçons ailleurs. La vie de l'homme qui met son idéal terre à terre, ne s'inspire que de son profit, qui vend son prochain pour avancer, marche sur son ami pour se pousser, la vie de cet homme là est aussi une vie, certes. C'est la vie des larves immondes grouillant dans les cloaques et s'y plaisant. Cela n'empêche pas l'alouette de chanter dans l'azur, ni les cygnes tout blancs, qui volent sous les nuées, de dorer leurs ailes aux feux du couchant.

A votre place, si j'étais un homme, et si j'aimais mes enfants, je regarderais très haut, je préférerais choisir mes modèles parmi les soldats ayant pour décorations leurs blessures,

et les chevaliers, pour qui l'honneur est la grande affaire. J'aimerais mieux entraîner et former, par une discipline très dure, des cœurs nobles, que de dresser, par un entraînement successif, des individus qui vendent et achètent tout, sont eux-mêmes de la marchandise et de la mauvaise marchandise. Car, à voir vivre ces derniers et à vivre à leur façon, on se dégoûte de la vie. Lorsque, sur une large échelle, des sociétés se mettent à descendre vers ce réalisme inférieur qui met ses souillures, et ses tares jusque sur l'âme de la jeunesse, il s'empare des hommes, je ne sais quelle tristesse noire qui les fait crier : « A quoi bon la vie ? La vie, mais c'est une chose odieuse ! la vie, c'est un spectacle hideux dont on détourne les yeux. Laissez-moi me cacher dans l'éternel repos, pour ne plus contempler cette ruée vers les plaisirs bas, les marchés où l'on porte toutes choses, même son cœur ? »

Soldats, chevaliers, faisons-en notre devise et notre idéal ! Le soldat, quelquefois, ne comprend pas la consigne, mais quand il a confiance dans son chef, il marche tout de même, et c'est en cela peut-être que nous lui ressemblons le plus.

Qui donc nous expliquera la vie ? Qui donc nous expliquera notre poste et nous dira pourquoi l'un monte la garde ici, et pourquoi l'autre tombe là-bas au champ d'honneur ? La vie est incompréhensible et insondable. Personne ne pourra vous la dire en ses profondeurs entières. Si vous avez confiance dans votre chef, dans Celui qui alluma les étoiles sous la voûte bleue, et la conscience au fond du cœur des hommes, alors vous comprendrez ce que comprit Abraham, lorsque cette parole lui fut adressée ? « Je suis le Dieu tout puissant, marche !... marche devant moi, et sois intègre ! » Dans l'ignorance sur nos destinées définitives, mais nous enveloppant, comme en un drapeau, dans

la confiance que nous avons dans le chef suprême, nous nous encadrerons dans sa volonté, comme s'encadre dans l'armée le petit fantassin, marchant, au jour le jour et pas à pas, dans la fidélité et l'esprit de sacrifice.

En cela nous sommes encore des soldats, d'obscurs soldats, mais sous un chef lumineux. Je voudrais que ce sentiment fût notre soutien, et que nous pussions marcher avec une semblable consigne à travers la vie et la mort. Combattons le bon combat, et maintenons la foi ! Tout est là ; le reste nous sera donné par surcroît.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	Pag
L'Anarchie morale.	
La Loi.	
L'Autorité	
La Discipline	
La Liberté	
L'homme soldat et chevalier	

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST.

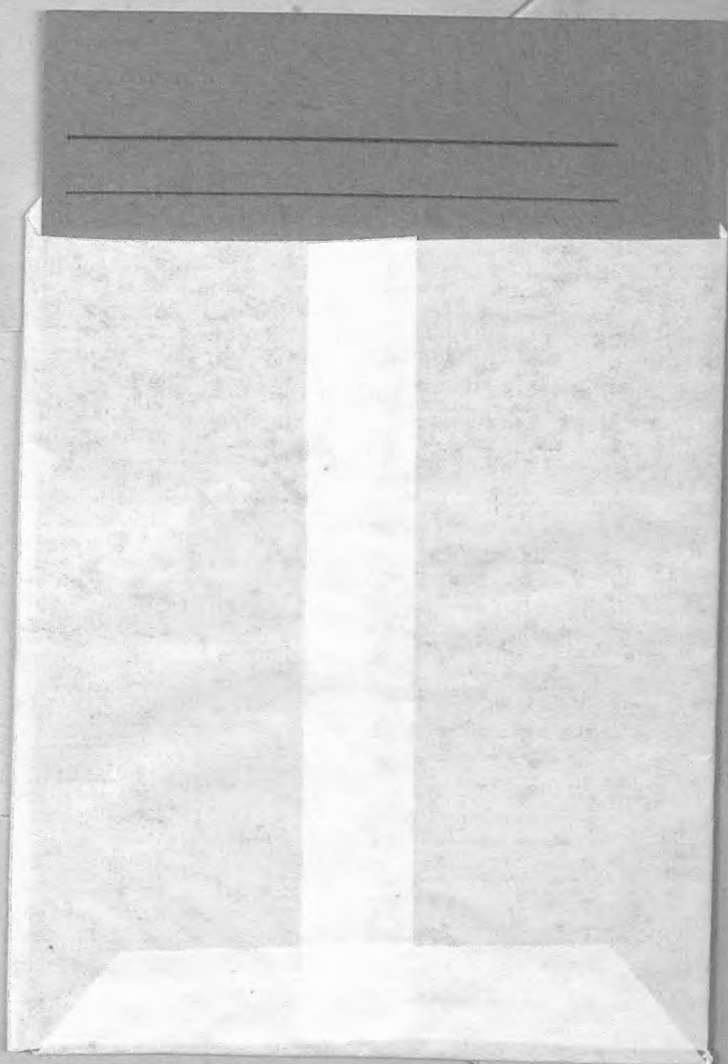
PHOTOGRAPH BY BRUCE M. BROWN

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΥΠΟΥΡΓΕΙΟΝ ΠΟΛΙΤΙΣΜΟΥ ΚΑΙ ΕΠΙΣΤΗΜΩΝ
ΔΗΜΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ
Ἡμερομηνία ἐπιστροφῆς

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

ΗΜΟΣΙΑ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

32

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας